

Le Retour, tournant de l'histoire en URSS.

CLT, Numéro 44, décembre 1990

Dans son travail pionnier sur *Politique et Histoire en Union soviétique*, paru en 1971, Mrs Nancy Whittier Heer, étudiant la fonction spécifique de l'histoire du PCUS, notait qu'elle relevait de la nécessité d'une « *révision constante pour mettre le passé en accord avec l'actualité politique* »¹. Zbigniew Kowalewski écrit de son côté qu'« *en Union soviétique, les questions d'histoire, même très lointaines, étaient devenues partie intégrante de la doctrine du parti au pouvoir et de l'Etat, au point que l'adhésion à une thèse d'histoire pouvait tracer une ligne de clivage entre le pouvoir et la dissidence, entre la légalité et le crime* ».².

En 1989, M.S. Gorbatchev étant entretemps devenu secrétaire général, l'historien soviétique A.M. Podchtchékoldine assure qu'en URSS, l'histoire du parti « *constitue une sorte d'ossature non seulement de l'histoire politique, mais de l'histoire sociale et économique de l'URSS* ».³

L'histoire soviétique sous Staline n'a eu d'autres fonctions que de glorifier le maître, ses serviteurs et alliés et de vilipender ses adversaires. Elle avait à démontrer la continuité de Lénine à Staline à travers le parti qui avait permis à la Patrie soviétique et la Révolution de résister aux assauts de ses ennemis, traîtres et ennemis de l'intérieur, « *fractionnistes* » et « *anti-parti* ».

Les quatre années écoulées nous ont permis d'assister à la révision la plus radicale qu'ait jamais connue l'histoire soviétique. Nouveauté ? Cela n'empêche pas de constater qu'il s'agissait bien, initialement, pour les dirigeants du pays, de « *mettre le passé en accord avec l'actualité politique* » — disons, de réécrire l'histoire en fonction des besoins de la direction gorbatchévienne du PCUS. En est-on resté là ? C'est ce qu'ont pensé et affirmé dès le début une série d'auteurs occidentaux.

La « soviétologie » occidentale

Or tout ce qui, dans le champ de l'activité historique en URSS, n'était pas privilégié en 1987, du point de vue de l'accès aux sources, n'avait pas d'autre recours que de se tourner vers la littérature historique étrangère pour essayer d'y trouver la clé de l'histoire de son propre pays. Et ce n'était pas sans conséquences.

Dans un petit ouvrage très dense intitulé *Rethinking the Soviet Experience* (En repensant l'expérience russe), qui traite des rapports entre politique et histoire en URSS depuis 1917, l'historien américain Stephen Cohen a résumé avec esprit les croyances « *orthodoxes* », de la fin des années 40 au début des années 60, de cette soviétologie occidentale qu'il qualifie de « *contre-communiste* ».

Il reconstitue l'histoire de l'URSS telle que la voit la science historique occidentale, officielle, académique. C'est une conception d'ensemble qui, à la différence de la conception soviétique, ne varie guère. Au point de départ, le parti bolchevique, « *un parti minuscule, représentatif, déjà ou de façon embryonnaire, du totalitarisme* », qui a « *usurpé* » le pouvoir en 1917. Ses méthodes, personnifiées par Lénine, sont celles de la « *politique du monopole* », « *tactique impitoyable, orthodoxie idéologique, dogmatisme programmatique et organisation bureaucratique centralisée* ». Aux yeux des historiens de cette école, « *après la retraite temporaire de la Nep, la collectivisation et l'industrialisation forcées ont été*

¹ N. Whittier Meer, *Politics and History in Soviet Union*, p.31

² Hérodote, 54-55, « *Les Marches de la Russie* », p. 127.

³ A.M. Pochtchékoldine, Prolog Tragedia, *Molodoi Kommunist*, 8, 1988.

*accompagnées de la totalitarisation de la société par la terreur de masse et l'expansion des structures de contrôle bureaucratique »*⁴.

Stephen Cohen démontre sans peine que, sur la base des théories qui sous-tendent cette interprétation, celle de la « *continuité ininterrompue* » et celle de la « *logique interne du totalitarisme* », la soviétologie « *contre-communiste* » exclut l'histoire véritable et ignore les contradictions de la politique réelle comme de la vie. Il souligne à quel point les études académiques sur l'URSS en Occident ont été du coup imprégnées de ce qu'il appelle un « *esprit de croisade* » contre-communiste⁵.

Avec beaucoup de verve, l'historien de Princeton énumère les postulats de cette soviétologie, les thèses de la « *continuité* », de la « *ligne droite* », du « *processus inévitable* » ou encore des « *processus incontournables* », en un mot tous les lieux communs utilisés aujourd'hui jusqu'à plus soif par les media à la suite des « *soviétologues* » de cette école.

En fait, la fin de la Guerre froide a nuancé ce tableau contrasté, et Stephen Cohen en est la preuve vivante, lui qui est, après Moshé Lewin, un des plus brillants porte-drapeau de la « *nouvelle soviétologie* ». L'image reste pourtant solidement ancrée dans le discours des journalistes et commentateurs comme des hommes politiques, dans les ouvrages de vulgarisation comme les manuels scolaires, et elle nourrit des idées toutes faites présentées comme évidentes sur l'équivalence bolchevisme = léninisme = stalinisme, sur « *l'essence totalitaire du communisme* », sur le caractère « *sanglant* » de « *l'utopie* »⁶ qui a porté les bolcheviks au pouvoir et, finalement, aujourd'hui, sur « *la faillite* » du socialisme, la victoire « *finale* » du libéralisme économique et politique.

Bien entendu, cette historiographie « *contre-communiste* » ne résume pas toute l'histoire de l'URSS en Occident. Il ne saurait être question de négliger les travaux d'historiens attachés aux principes démocratiques et aux méthodes scientifiques d'investigation comme E.H. Carr, R.W. Davies, Alec Nove, Moshe Lewin, ni, bien entendu, l'historiographie marxiste anti-stalinienne dont Léon Trotsky est évidemment le phare et dans la tradition de laquelle s'inscrivent des hommes comme Victor Serge et, après la Deuxième Guerre Mondiale, Isaac Deutscher et quelques autres.

Il reste que, vue sous cet angle, l'ouverture de l'histoire en URSS est plus complexe qu'il n'y paraît au premier abord. Le spécialiste soviétique ne va évidemment pas aujourd'hui se contenter de connaître l'abrégé, même remis à jour, voire profondément transformé. Il va connaître aussi désormais les auteurs occidentaux de tous bords et de toutes nuances, en commençant par ceux du « *contre-communisme* ». A n'en pas douter, il se trouve déjà pas mal d'historiens soviétiques pour suivre Alexandre Nekritch qui assurait dans une interview :

« Les idées générales de la société socialiste appartenaient à Lénine ; Staline a réalisé ces idées d'une manière brutale, rigoureuse, qui lui était propre. Les idées étaient de Lénine mais le Parti a soutenu les méthodes staliniennes » (Les Nouvelles de Moscou, 43, 20 octobre 1989).

Et le soviétique Vladlen Loguinov de l'interroger : « *Pourquoi donc staliniser Lénine ?* » (ibidem).

Nous ne doutons pas qu'il s'agisse avant tout de la recherche de la vérité historique. Mais il s'agit aussi dans cette recherche d'intérêts spécifiques. Intérêts des gouvernants qu'effraie ce qu'ils appellent le

⁴ S. Cohen, *Rethinking the Soviet Experience*, pp.21-22.

⁵ Ibidem, pp.20-22.

⁶ Voir le livre *L'Utopie au Pouvoir*, de M. Heller et A. Nekritch, avec ses délires dignes de Pamiat au sujet de l'« *invention* » par les bolcheviks des camps de concentration, du baptême du Goulag par Trotsky et autres contre-vérités grossières, qui sont avalées par les « *gogos* » et même d'autres comme venant de « *spécialistes* ».

chaos et qui est parfois une révolution. Intérêts des gouvernants dans les « *enseignements* » que les nouvelles générations croient trouver ou trouvent dans les « *leçons du passé* ». Servilité de tant d'historiens comme ceux qui découvrent en chœur aujourd'hui le caractère obsolète de la révolution. Bref, intérêt de tous ceux qui défendent une conception de la société et de la forme du gouvernement et entendent les imposer à une majorité en se justifiant par ce qu'ils appellent eux aussi les « *leçons* » de l'expérience russe. Dans ce domaine se nouent les alliances les plus cocasses au premier abord.

Pour prendre un exemple, on a pu voir dans *Les Dossiers de l'Ecran* du 7 novembre 1989 l'historien soviétique et ex-gorbatchévien de gauche Iouri Afanassiev tomber d'accord avec l'ex-stalinien, aujourd'hui homme de droite, Alain Besançon, directeur d'études et PDG d'une entreprise de produits pharmaceutiques, sur les thèmes « *anticommunistes* » les plus éculés comme l'équivalence Lénine = Trotsky = Staline = Goulag.

En revanche, on relèvera aussi qu'alors que, dans un de ses derniers écrits, Trotsky, à propos de la répression menée contre le peuple par Staline et ses bureaucrates, parlait de « *guerre civile préventive* », l'historien soviétique Mikhaïl Gefter⁷, maître à penser de consciences rigoureuses d'historiens soviétiques, déclarait en 1988 que, selon lui, le stalinisme avait été avant tout « *une guerre civile permanente* ».

En d'autres termes, pour les historiens soviétiques, le « *dégel* » de l'histoire, son « *écriture nouvelle* », n'est pas une lutte manichéenne entre « *l'ancien et le nouveau* », mais un tourbillon, une spirale infiniment plus complexe où se heurtent, se croisent et interfèrent courants soviétiques ou étrangers, communistes authentiques et les mille et une espèces de contre-communistes, qu'ils soient d'origine bourgeoise-libérale ou stalinienne soviétique.

Gorbatchev et le cadrage de la « nouvelle écriture »

Déjà une première fois en juillet 1987, M.S. Gorbatchev avait pris la parole devant les historiens. Fait remarquable, il s'était abstenu de se prononcer sur des questions précises, sauf sur les événements de 1936-1938, à savoir la grande purge, qu'il condamnait.

Le 2 novembre 1987, c'est à la face du monde qu'il s'est exprimé, « *cadrant* » la révision de l'histoire dans un discours prononcé à l'occasion du 70e anniversaire d'Octobre⁸.

Il établit pour commencer ce qu'il appelle trois nécessités pour « *juger le passé* » tout en gardant « *le sens des responsabilités* » et pour « *se fonder sur la vérité historique* ». Il s'agit d'abord de « *l'importance des années écoulées pour l'Etat et pour le socialisme* ». Ensuite, il indique que les années en discussion sont au cœur de longs débats dans le cours desquels certains cherchent à discréditer le socialisme. Enfin, il souligne l'existence en URSS d'un besoin d'« *appréciations véridiques* » permettant de « *rendre justice* » au passé, « *tirer des leçons des erreurs et déconvenues* » et ainsi « *faire avancer la perestroïka* ».

Le chef du parti passe en revue les problèmes historiques. Il distingue plusieurs périodes.

La première est celle de la « *défaite des oppositions* ». Ses verdicts sont sommaires. Le trotskysme était un « *courant politique dont l'idéologie s'abritait derrière une phraséologie de gauche* », mais qui, « *en réalité, capitulait et qu'il a fallu démasquer* ». L'alliance des « *trotskystes* » avec Zinoviev et Kamenev provoqua « *des discussions sans fin* » avec le « *noyau dirigeant* » conduit par Staline qui, lui, « *défendait le léninisme* ». A la fin des années vingt, les partisans de Boukharine, quant à eux, « *sous-estimaient le*

⁷ M.Ia. Gefter, entretien avec G. Pavlovsky, « *Staline est Mort Hier* », *L'Homme et la Société*, 2/3, 1988.

⁸ Les citations qui suivent sont extraites de la Pravda du 3 novembre 1987.

facteur temps » mais « ont bien vite reconnu leur erreur ». Le parti s'est alors engagé dans l'industrialisation, « seule voie possible, même si elle était d'une dureté inimaginable ».

Selon le successeur de Staline et de Brejnev, la deuxième période de l'histoire soviétique est celle des succès de l'industrialisation et des dommages qui leur sont liés : système administratif de commandement, renforcement de la bureaucratie, attention insuffisante à la paysannerie. Il mentionne ce qu'il appelle les « excès » de la collectivisation et assure qu'ils pouvaient être évités.

Sur les grandes purges, Gorbatchev est tout à fait net. Ce fut de la part de Staline « *une faute immense et impardonnable* », et cela doit servir de leçon aux générations futures. Le processus de réhabilitation commencé sous Khrouchtchev et interrompu sous Brejnev doit être repris. Il insiste :

« Nous devons d'autant plus accomplir cette tâche que d'aucuns tentent encore de nier les points névralgiques de notre histoire. Nous ne pouvons l'accepter, non seulement parce que ce serait mépriser la vérité, manquer à la mémoire de ceux qui ont été victimes des illégalités et de l'arbitraire, mais aussi parce que seule une analyse véridique nous aidera à mener à bien les tâches qui sont les nôtres aujourd'hui : la démocratisation, la légalité, la transparence et l'élimination de la bureaucratie, bref, tous les problèmes fondamentaux de la perestroïka ».

Le dernier point d'histoire abordé dans le « *cadrage* » de M.S. Gorbatchev est le pacte germano-soviétique dont il répète, après ses prédécesseurs, qu'il a sauvé non seulement le socialisme mais l'indépendance de l'URSS.

Dans les mois qui suivent, M.S. Gorbatchev revient à deux reprises sur l'importance de l'étude de l'histoire. Le 8 janvier 1988, il souligne qu'elle est nécessaire pour connaître la cause des succès et des « *erreurs majeures et tragiques* » de l'histoire soviétique. Il assure :

*« Maintenant que nous connaissons vraiment mieux notre histoire, nous connaissons les racines de bien des phénomènes qui nous ont troublés récemment et qui étaient les causes des décisions sur la nécessité de la perestroïka »*⁹.

Il n'oublie pas de mettre en garde contre ce qu'il appelle « *l'exagération* » et la recherche du « *sensationnel* » dans les « *découvertes* », mais insiste sur le fait que son rapport du 2 novembre ne peut être tenu pour le dernier mot de l'histoire en URSS :

« L'interprétation de notre histoire que nous avons réalisée en préparant le 70e anniversaire d'Octobre n'est pas gelée une fois pour toutes. Elle sera approfondie et développée au cours de la recherche ultérieure ».

Au cours du comité central du 18 février 1988 enfin, il revient sur la méthode pour dire qu'il faut « *renoncer définitivement à l'héritage dogmatique, bureaucratique et volontariste* » et préconise « *l'analyse critique, n'esquivant rien, ne cachant rien, n'ayant peur d'aucune vérité* ». Il assure et il rassure :

*« Les questions de théorie ne peuvent ni ne doivent être réglées par quelque décret que ce soit. Nous avons besoin de la libre concurrence des esprits ».*¹⁰

En fait, le développement de la discussion avait déjà depuis longtemps débordé le cadre, contredit au lieu d'« *approfondir et de développer* » et l'on peut même penser que le cadrage lui-même avait servi d'accélérateur à ce débordement.

⁹ *Pravda*, 13 janvier 1988.

¹⁰ *Pravda*, 19 février 1988.

La portée du discours

Le fait que le secrétaire général ait en personne cadré le renouveau de l'histoire indique bien qu'en dépit de la dimension exceptionnelle du phénomène auquel nous assistons aujourd'hui, il est au départ du même ordre que l'aménagement de l'histoire par ses prédécesseurs depuis Staline.

De ce point de vue, on n'est guère convaincu par Lilly Marcou ¹¹ quand elle écrit que « *la lecture de l'histoire faite par Gorbatchev est bien différente de celle de Khrouchtchev [...] ou de celle de Deng Xiaoping* » et quand elle assure que « *le survol gorbatchévien est plein de nuances, de touches et de retouches* »¹².

Lilly Marcou penche pour la radicale nouveauté de la démarche gorbatchévienne :

« *Le discours de Gorbatchev sur l'histoire est avant tout une invitation à l'enquête, à la recherche, un appel aux spécialistes afin qu'ils se mettent à leur table de travail. Loin de vouloir imposer une ligne politique à laquelle les historiens seraient tenus de rester fidèles, loin d'indiquer jusqu'où on peut aller dans la critique et quelles sont les aires à privilégier, Gorbatchev se contente de donner son point de vue et appelle à une nouvelle écriture historique* »¹³.

Relevons que l'historienne de la FNSP accepte ainsi de placer le débat sur l'histoire dans le cadre proprement stalinien en acceptant comme allant de soi le fait que, en donnant le premier son point de vue, le secrétaire général soit le premier à s'exprimer sur les questions historiques et qu'un appel de lui apparaisse nécessaire pour « *une nouvelle écriture historique* ». Ainsi, signale-t-elle, sans doute involontairement, les limites initiales de la « *nouveauté* » qu'elle proclame.

Scénario et improvisation

Nous avons vu les précisions apportées par Gorbatchev après son discours du 2 novembre. En fait, les conditions même de la « *nouvelle écriture* » de l'histoire ont été bouleversées par la discussion qui a fait rage à partir de janvier 1988 et dont on peut légitimement douter qu'elle ait réellement été la bienvenue pour le chef du Parti.

C'est la publication dans Znamia de janvier 1987 de la pièce de Chatrov, « *Plus loin, plus loin, plus loin..* », sous-titrée « *version d'auteur des événements qui se sont produits le 24 octobre 1917 et beaucoup plus tard* », qui a été le détonateur. On y trouve une présentation de Trotsky par lui-même et l'information selon laquelle il a été assassiné par l'agent de Staline Ramon Mercader, le discours de Kamenev à la XIVe conférence dénonçant la pose de « *chef* » de Staline et le « *culte* » dont il est déjà l'objet, l'avertissement de Rosa Luxemburg que reprendra un article d'Aleksandr Egorov :

« *Sans élections générales, sans liberté illimitée de la presse et de réunion, sans lutte libre entre les opinions, la vie déperit dans toutes les institutions publiques, elle devient une vie apparente où la bureaucratie est le seul élément qui reste actif* » (Literaturnaia gazeta, 28 octobre 1987).

La réaction est vive et immédiate. D'abord dans la Pravda, que dirige le conservateur Viktor Afanassiev, puis dans *Sovietskaia Rossiia* sous la plume de l'historien réformiste V.V. Jouravlev (Pravda, 28 janvier 1988). Trois historiens conservateurs attaquent furieusement Chatrov dans la Pravda du 15 février 1989, provoquent une réponse de lui et de quelques-uns de ses amis dans la Pravda du 29 février. Mais la vraie

¹¹ Lilly Marcou, « *L'actuel débat sur l'histoire en URSS* », Cosmopolitiques, 13, 1989.

¹² Ibidem, p. 147.

¹³ Ibidem, p. 148.

bombe est lancée le 13 mars 1987 avec la publication dans *Sovietskaia Rossia* d'une lettre d'une page entière de Nina Andreeva, enseignante de Leningrad. Visiblement porte-parole des « conservateurs » critiques de Gorbatchev, cette dernière compare le point de vue de Chatrov à celui de Boris Souvarine — considéré par les staliniens comme traître et renégat —, parle des « *accusations tendancieuses* » de Chatrov contre Staline, comme d'avoir été impliqué dans le meurtre de Kirov ou le rigoureux isolement auquel il aurait soumis Lénine dans les derniers jours de sa vie.

Dans une référence aux sources des attaques contre les anciens dirigeants — c'est évidemment de Staline qu'il s'agit —, Nina Andreeva énumère ceux qu'elle appelle les anti-communistes professionnels d'Occident et leur « *prétendu mot d'ordre démocratique de l'anti-stalinisme* », les débris des classes défaites incluant les *nepmen*, les *basmatchi*, les koulaks et « *les successeurs spirituels des mencheviks, Dan et Martov, Trotsky et lagoda* » — tous les quatre juifs, ce qui n'est évidemment pas un hasard.

Andreeva n'était pas seule et tout semble indiquer que l'initiative qui aboutit à la publication de sa lettre impliqua un certain nombre de conservateurs au plus haut niveau — ce qui peut expliquer son exceptionnelle diffusion et le fait qu'elle fut « *traitée comme une directive* » et publiée dans toute la presse d'URSS. Le 5 avril, la Pravda entrait dans le débat avec une lettre d'une page entière, non signée, de réponse à Andreeva intitulée : « *Les Principes de la perestroïka : une façon révolutionnaire d'aborder pensée et action* », généralement attribuée à A.N. Iakovlev et qui, en tout cas, reflète le point de vue de Gorbatchev. Pour ce texte, le véritable manifeste contre la perestroïka qu'est la lettre d'Andreeva n'est, dans le domaine de l'histoire, qu'une justification du fait accompli. Andreeva est accusée d'avoir remis en question le jugement du Parti sur Staline sans l'ombre d'un argument.

C'est à cette époque — y a-t-il un rapport direct avec ces incidents, c'est peu probable, mais peut-être a-t-on voulu empêcher le processus engagé d'aller plus loin ? — que sont annoncées publiquement les réhabilitations en série des victimes des grands procès des années trente et, après celles du troisième procès incluant Boukharine, celles des deux premiers procès, le 13 juin.

Par ailleurs, les institutions historiques voient de nouveaux personnages accéder aux leviers de commande du travail administratif et du contrôle sur la recherche. Par exemple, les nominations de G.L. Smirnov, V.V. Jouravlev, V.A. Grigoriev, permettent que s'expriment plus librement, dans les institutions qu'ils vont diriger, des hommes jusque-là muselés. On voit en particulier apparaître quelques-uns des disciples de Mikhaïl Iakovlévitch Gefter, ce grand historien réduit au silence pendant la période de Brejnev, appelée désormais « *la stagnation* » : certains, parfois « *réfugiés* » dans d'autres périodes historiques et d'autres pays que l'URSS d'après 1917, ont acquis quelque autorité et vont se faire entendre.

L'étudiant D.G. Iourassov révèle dans le cours d'une réunion publique au mois d'avril l'existence de son fichier de dizaines de milliers de noms de personnes arrêtées (*Ruskaia mysl*, 29 mai 1987). L'historien militaire V.D. Poli-karpov publie un long article très documenté sur F.F. Raskolnikov, héros d'Octobre, marin, puis diplomate, qui refusa de revenir lors de son rappel par Staline et mourut à Paris en septembre 1939 (*Ogoniok*, 26, 1987).

C'est à ce moment que l'historien V.P. Danilov, dont l'autorité est à juste titre considérable, publie trois articles sur la collectivisation (*Pravda*, 7 août, *Sovietskaia Rossia*, 11 octobre, *Kommunist*, 18 novembre 1987), malgré ses démêlés avec la Pravda qui charcute. L'axe de son travail est que la collectivisation n'avait de sens que volontaire, et que l'une des conséquences de son caractère forcé fut la famine dans les campagnes, dont il juge qu'elle constitua « *le plus terrible crime de Staline* » (*Voprosy istorii*, 3, 1988).

La prise de position de Danilov sur un thème cher aux conservateurs (et aux historiens occidentaux systématiquement anti-trotskyistes) à savoir que Trotsky aurait été l'inspirateur et Staline l'exécutant, mérite d'être citée :

« La responsabilité pour l'emploi de la force contre les paysans pendant la collectivisation de l'hiver 1929-1930 est transférée des véritables coupables (Staline et son entourage immédiat, surtout Molotov et Kaganovitch) à Trotsky, Zinoviev, Kamenev, Iakovlev et Kaminsky. Les trois premiers n'avaient aucune part dans les décisions depuis 1927 et Trotsky avait même été expulsé d'URSS en février 1929. Ces fantaisies ne sont pas le produit de la perestroïka. Perestroïka et glasnost n'ont fait que les révéler » (Voprosy istorii, 3, 1988).

En d'autres termes, un débat commence, loin d'être inégal et tranché d'avance. Ce n'est certes pas cela qu'a voulu ni prévu M.S. Gorbatchev. Et c'est précisément ce qui est nouveau, puisque le débat tel qu'il se développe ne résulte plus de la volonté de la direction du parti et semble avoir quelque peu dépassé des objectifs initialement plus modestes. En trois années, les limites seront atteintes et dépassées dans l'expression des historiens et même la communication des archives.

Quel type de débat ?

Le mouvement, qui se présente comme une poursuite et un approfondissement de la déstalinisation, puisqu'il a commencé par une dénonciation des crimes de Staline beaucoup plus radicale que celle de Khrouchtchev, a présenté dans les premiers mois les mêmes caractéristiques et s'est développé initialement selon le même scénario.

Comme dans les années cinquante, les conditions de la recherche ne sont pas alors substantiellement modifiées et l'historien est toujours obligé de travailler sur des ouvrages de deuxième ou de troisième main, souvent allégés et sur des documents amputés. Et il ne peut publier sans autorisation officielle un document qu'il a mis au jour. L'accès aux archives du parti est strictement contingenté. Néanmoins il existe et s'élargira de plus en plus dans les faits, comme on le verra.

Il reste que le gros des documents importants et significatifs, clos dans les Fonds KGB et Staline, reste inaccessible. Pour ne prendre qu'un exemple, nous connaissons au moins l'existence de trois dépôts d'archives de l'Opposition qui furent saisis par le GPU : un à Smolensk, qu'a mentionné Miklés Kun dans son article sur Viktor Daline, un dans les archives de l'Institut Marx-Engels de Riazanov, qui valut à ce dernier sa dernière arrestation, et nous avons appris récemment celle, le 27 février 1936, d'un « *ancien trotskyste* », I.I. Troussov, collaborateur à Moscou de l'Académie communiste, qui avait caché les « *archives personnelles de Trotsky* » de la période 1927 (Izvestia TsK KPSS, 8, 1989). Rien de précis n'a encore transpiré. Nous savons cependant qu'il existe au fonds du parti à l'IML une section de plus de 10 000 documents sur « *le bloc zinoviéviste-trotskyiste* » couvrant les années vingt et que nombre de textes de Trotsky se trouvent dans des sections diverses (Iakoutchev, Voprosy istorii, 5, 1990), probablement ses interventions au comité central comme celle du 26 octobre récemment publiée par V.P. Danilov. Enfin, le général Volkogonov se targue dans une interview à un journaliste italien d'avoir eu accès pour sa biographie de Trotsky à ce qu'il appelle « *le fonds personnel Trotsky* », sans préciser dans quelles archives jusque-là « *impénétrables* » il a pu le consulter et emporter des photocopies de documents. (La Stampa, 26 juillet 1990)

Des initiatives collectives commencent à changer les données : la création des archives de Mémorial, des Archives populaires, sont de tout premiers pas. Et curieusement, ce sont parfois les gens du KGB ou des administrateurs qui trouvent des documents dans leurs propres archives et convoquent les historiens, comme à Kharkov où c'est le rapport du directeur du cimetière juif, nommé Gorbatchev, qui a permis de découvrir le charnier qu'il était en réalité (Les Nouvelles de Moscou, 25, 22 juin 1990). Ajoutons le « *retour* » de dépôts d'archives, comme celles de Trotsky avant 1914.

La révision de l'histoire n'est pas partie des chercheurs et historiens, de ceux dont la profession est la recherche historique, mais dont les plus couverts d'honneurs constituent en réalité, selon l'expression

de Loguinov, une « *caste d'historiens conformistes* ». Le réexamen de l'histoire s'est engagé, en coulisses, comme au temps de la déstalinisation khrouchtchévienne, à travers des commissions de réhabilitation formées d'*apparatchiki* et, en public, à partir de la littérature — le roman — et de la fiction théâtrale ou cinématographique. Trois noms sont évidemment à citer à cet égard : Rybakov, Chatrov, Abouladzé.

Dans *Les Enfants de l' Arbat*, Rybakov a proposé une interprétation psychologique et historique de Staline avec une version élaborée de l'assassinat de Kirov, proche sans doute de celle qu'aurait écrite alors un historien à la plume libre sur la base de l'enquête réalisée après le XXIIe congrès. Mikhail Chatrov, dans des drames célèbres, a utilisé faits et citations conformes à la vérité historique, restituant leur rôle aux Vieux-Bolcheviks et sa dimension au conflit Lénine-Staline. Quant au film, la trilogie d'Abouladzé, *Repentir*, rêve éveillé au lendemain du règne du tyran Varlaam Draïdézé, elle pose le problème de la terreur stalinienne dans toute son ampleur.

Ces auteurs ont-ils eu accès à des documents inédits ayant facilité pour eux la reconstitution d'épisodes et d'une situation historique ? C'est vraisemblable.

L'analyse détaillée du livre de Rybakov, appuyée par les rumeurs de Moscou, suggère fortement chez l'auteur une certaine familiarité au moins avec les conclusions des travaux inédits de la commission mise en place par Khrouchtchev au XXIIe congrès sur l'assassinat de Kirov. On dit par ailleurs que, grâce à l'appui de Gorbatchev, Chatrov — à qui la presse occidentale a prêté bien des parents et protecteurs — aurait eu accès, avec l'historien Vladlen Loguinov, aux fonds d'archives essentiels, le Fonds Staline et le Fonds KGB.

C'est là un fait nouveau d'une extrême importance et l'on constate bien vite qu'il n'est pas isolé. Certains historiens ont accès à des documents qui demeurent interdits à d'autres. Au premier rang de ces privilégiés s'imposent les noms de Volkogonov — qui s'en vante sans pudeur comme si ce monopole, un véritable privilège, exorbitant, résultait de son mérite ! — et Vassetsky qui, au moins dans un premier temps, ont procédé à une remise à jour de la condamnation de Trotsky en le poussant dans le même placard que Staline, à la grande joie des anticommunistes professionnels d'Occident, une alliance qui n'est pas aussi « *contre nature* » qu'il pourrait apparaître au premier abord : Staline « *le meilleur des trotskystes* », assure D.A. Volkogonov à la grande joie de M. Michel Heller et de ses disciples !

A travers les informations des quotidiens et les dépêches, cependant, des articles d'hebdomadaires ou de revues attestent d'un progrès des connaissances générales qui situe désormais les Soviétiques à un niveau très proche de celui des Occidentaux. L'explication en est simple. D'abord la presse des années qui ont suivi la révolution est désormais accessible aux chercheurs et étudiants, ainsi que les ouvrages étrangers. De plus, certains ouvrages soviétiques jusque-là confinés dans l'« *enfer* » des bibliothèques, ces *spetsfondy* ou, plus fermés encore, les *spekhrany*, qui auront finalement abrité les ouvrages de Trotsky un peu plus longtemps que les autres, sont ouverts aux étudiants de doctorat. Historiens et chercheurs font pression pour le libre accès aux archives et réussissent à entrouvrir certains fonds. La publication de documents d'archives dans *Izvestia TsK KPSS* — dont la parution avait été interrompue en 1929 — est un fait nouveau capital, car il s'agit d'une source abondante à commencer par les attendus des réhabilitations.

Il ne faut pas nourrir trop d'illusions ni perdre de vue les préoccupations politiques actuelles derrière le débat. Au début, nombre des intervenants sont des politiques, plus aptes à mettre au jour enchaînements et critiques d'idées qu'à traquer les documents, voire les analyser en eux-mêmes ou dans leur contexte historique. Le phénomène a d'ailleurs été analysé par plusieurs historiens, notamment Judith Shapiro en Grande-Bretagne (« *The Perestroïka in Soviet History* », *S/ovo*, 1, 1989) et le soviétique V. Miller, qui a signalé les omissions, distorsions, déformations, sottises, et avant tout l'ignorance qui caractérisent selon lui « *les essayistes qui écrivent sur des sujets historiques* » (*O goniok*, 36, 1989) avec l'intention bien arrêtée de faire le procès de la Révolution.

En outre, sans même qu'ils en aient conscience, les historiens soviétiques subissent fortement le poids de leurs lectures nouvelles, c'est-à-dire d'une écrasante majorité d'ouvrages inspirés par l'historiographie contre-communiste.

Cette historiographie était déjà à l'œuvre sous le manteau du stalinisme : dès que la dalle totalitaire cesse d'étouffer la société, on s'aperçoit que nombre d'hommes et d'idées portaient un masque. Parlant de ces gens profondément réactionnaires qui se sont ainsi cachés pendant des années et qui apparaissent aujourd'hui sous leurs vraies couleurs nationalistes, voire fascistes, Walter Laqueur écrit¹⁴ :

« Ils haïssaient Trotsky parce qu'il était communiste, et internationaliste, et juif. Ils disaient « Trotsky » et entendaient par-là Lénine et toute la génération des Vieux-Bolcheviks »

Bien entendu, ce sont ces gens-là qui font le plus de bruit et dont chaque rumeur est répercutée par la presse en URSS et dans le reste du monde. Pourtant il en existe d'autres, chercheurs de vérité historique, jeunes et vieux, auxquels nous nous efforcerons de donner leur place légitime dans ce bilan.

Nous n'avons pas la prétention de recenser ici l'ensemble des textes parus et il y a certainement bien des lacunes dans notre moisson. Pour décrire la réécriture de l'histoire, nous essaierons de suivre son développement réel, lequel a commencé par ce qu'on appelle « *le retour* », la mise en cause ou la réhabilitation des principaux acteurs et dirigeants, une « *personnalisation* » inévitable sans doute après la déification et la démonisation qui avaient prévalu plus d'un demi-siècle.

Lénine

Lénine a été initialement épargné, comme il l'avait été tout au long de la déstalinisation khrouchtchévienne. Les hommes qui aspiraient à réécrire l'histoire s'abstinrent d'abord de toucher à la période d'Octobre et aux dernières années de Lénine, en quelque sorte « *protégées* ». Mais cela ne pouvait durer.

Il est arrivé fréquemment que disciples ou sympathisants du « *contre-communisme* » en histoire s'exprimant dans les media occidentaux aient déploré que Lénine soit resté en quelque sorte tabou, protégé des critiques à l'heure de la « *nouvelle écriture* ». Leur impatience était compréhensible !

Cette mise en cause a commencé pourtant dès le printemps de 1988, sous la plume de Vassili Seliouline (*Novy mir*, 5, 1988). Citant les décrets draconiens signés par Lénine pour la répression contre les spéculateurs, il s'attachait à démontrer que la famine était la conséquence directe de la suppression du marché. Pour lui, c'était la réquisition qui avait créé la pénurie et non la pénurie qui avait justifié la réquisition. Il rappelait que, même au moment où l'insurrection de Cronstadt et la résistance des paysans l'avaient déjà décidé à adopter la Nep, Lénine continuait à insister que « *la liberté du commerce ne pouvait inévitablement mener [...] qu'à la victoire et la restauration du capitalisme* ».

Adversaire du « *marché* », Lénine l'était aussi des koulaks, ces producteurs commerciaux employant de la main d'œuvre salariée. Il appelait à détruire « *ces exploiters les plus bestiaux, les plus cruels et les plus sauvages* », écrivant :

« Si le koulak n'est pas touché, le tsar et le capitalisme reviendront inévitablement ».

¹⁴ W. Laqueur, *The Long Road to Freedom*, New York, 1989, p.62.

Et Seliounine d'assurer que l'élimination des koulaks fut réalisée non pendant la collectivisation sous Staline, mais bien plus tôt, à travers le communisme de guerre, sous Lénine, non pas donc au début des années 30, mais au début des années 20. Bien entendu, par la même occasion, il s'en prenait avec une particulière vigueur à Trotsky qu'il présentait comme le théoricien du « *socialisme des casernes* », partisan d'une conception militaire-bureaucratique du développement économique, et dont il assurait qu'il proposait, à l'époque, de transformer le pays en « *un système de camps de concentration* », ce qui fut, comme on sait, réalisé systématiquement et méthodiquement par l'appareil stalinien au temps de la collectivisation.

Tout en respectant le point de vue de chacun, il importe cependant de le caractériser. R.W. Davies assure que Seliounine, qui « *attribue tous les progrès en Russie à la montée du capitalisme et au marché* », est, de ce fait, « *tout près de proposer une justification historique pour l'établissement d'un système capitaliste en Union soviétique* »¹⁵. J'aurais tendance à prendre ici moins de précautions de langage.

C'est en 1988, autant qu'il me soit possible d'en juger, qu'est apparue la première mise en cause de Lénine en tant qu'ancêtre, théoricien et précurseur de la théorie stalinienne, dans un article de polémique contre Rybakov dans lequel Kojinov attribue le caractère sanglant de l'histoire russe au XXe siècle non à ses caractères « *asiatiques* », comme le suggère l'auteur des Enfants de l'Arbat, mais au fait qu'elle soit issue de la révolution en 1917. En 1990, l'historienne Tamara Krassotiskaia (*Les Nouvelles de Moscou*, 20, 18 mai 1990) accuse Lénine, qu'elle rend personnellement responsable de l'expulsion de Berdiaev et de 250 à 300 intellectuels en 1923, d'avoir « *expulsé l'intelligentsia* ».

Izvestia Ts k KPSS (4, 1990) a publié une lettre inédite de Lénine du 12 mars 1922 empruntée au journal d'émigration *Russkaia Mysl*, dans laquelle il propose à Molotov d'utiliser des incidents qui viennent se produire en province autour de la question religieuse pour une répression dont les « *contre-révolutionnaires* » se souviendront pendant des décennies, en fusillant le plus possible de « *représentants du clergé réactionnaire et de la bourgeoisie réactionnaire* ».

En fait, depuis 1988, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts. R.W. Davies cite¹⁶ un discours d'Iouri Afanassiev dans lequel ce dernier assure que « *le régime soviétique est né d'un bain de sang, du meurtre de masse et de crimes contre l'humanité* » (*Sovietskaia Moldaviva*, citée par R.W. Davies à travers *Radio Liberty Report* n°36, 28 juillet 1989). L'historien semble avoir récidivé en s'en prenant à Lénine et au « *parti léniniste* » dans un amalgame grandiose avec le stalinisme :

« *Le parti tel qu'il est n'a pas d'avenir, parce que c'est un parti léniniste ; il est construit sur le modèle léniniste corrompu d'imposer le socialisme par en-haut et la loyauté à la tradition léniniste est un facteur important dans la légitimisation du régime actuel, son dernier bastion, et c'est pourquoi il faut renoncer à tous les traits du parti venant de Lénine* » (cité par G.L. Smimov, *Pravda*, 1er février 1990).

La même année, Vladimir Soloukhine s'est livré contre Lénine et la révolution d'Octobre à une attaque en règle, expliquant qu'une poignée de gens sous la direction de Lénine s'étaient emparés de la Russie et y avaient imposé le régime d'occupation le plus cruel qu'ait jamais connu l'histoire de l'humanité (*Rodina*, 7, 1989). L'article avait été distribué à Moscou sous forme de tracts et avait primitivement paru dans la revue émigrée *Possev*. La rédaction de la revue l'a fait suivre d'une réponse solide des historiens Bordugov, Kozlov et Loguinov.

¹⁵ R.W. Davies, *Soviet History in the Gorbachev revolution*, p. 24.

¹⁶ R.W. Davies, « *History and Perestroika* », in E.A.Rees, ed. *The Soviet Communist Party in Disarray*, Macmillan, 1991) Cet article complète l'ouvrage cité à la note 16. On y trouve une analyse des nouveaux manuels d'histoire.

Qu'elle soit vraie ou fausse, quelle meilleure preuve enfin de la profonde remise en cause, cette fois officieuse, de Lénine, que la rumeur parmi les historiens selon laquelle Volkogonov concluerait sa biographie encore inédite de Trotsky en lui reprochant l'énorme erreur... d'avoir été fidèle à la révolution et à Lénine ? Ce ne ferait en tout cas que refléter ce qui est aujourd'hui l'opinion des media soviétiques unanimes — ce qui en fait en quelque sorte une opinion officieuse.

Une défense argumentée de Lénine a été présentée par des historiens respectés qui ne tombent pas dans l'hagiographie : Bordiougov, Kozlov et Loguinov (*Kommunist*, 14, 1989 & 5, 1990) et surtout Vitaly Startsev (Pravda, 3 avril 1990).

Boukharine

Boukharine a été pendant toute une période « *le saint patron de la perestroïka* », une position que lui a valu sa réputation de partisan de la continuation et de l'expansion de la Nep. On sait que cette dernière encourageait la liberté économique pour les petits producteurs, donnait aux paysans la liberté de vendre leurs produits sur le marché libre et assurait un certain libéralisme dans la presse et le domaine culturel. On sait que Boukharine s'opposa à Staline quand celui-ci décida brutalement de s'engager dans l'industrialisation à marches forcées et dans la collectivisation par la violence et qu'il mit en garde contre les conséquences d'un tel tournant, puis s'inclina, de crainte sans doute de devenir le porte-parole de forces sociales hostiles. Sa fameuse « *lettre aux dirigeants* » destinée à être connue de la postérité, dictée à sa femme Anna Larina en 1937,¹⁷ assure qu'il n'a eu aucun désaccord avec Staline pendant les « *dix dernières années* ». Il fut choisi pour une campagne de réhabilitation par de jeunes communistes organisés dans des clubs autour de Valéry Pissiguine qui devait un peu plus tard fonder et animer les « *clubs Boukharine* ».

Pour le 100e anniversaire de sa naissance, Naoumov et Jouravlev annoncent dans la Pravda sa réhabilitation et « *la reprise pour l'arsenal du Parti de tout ce qui est valable dans son héritage créateur* » (Pravda, 9 octobre 1988). Le même article parle d'une « *alternative Boukharine* » présentée comme « *la défense du concept de socialisme contre les distorsions staliniennes* » (Ibidem). C'est une élaboration plus détaillée qui a conduit aux mêmes conclusions les historiens Bordiougov et Kozlov (*Voprosy Istorii*, 8, 1988 & *Kommunist*, 13, 1988).

La contradiction est ici flagrante avec l'affirmation de Gorbatchev le 2 novembre 1987 selon lequel il n'y avait pas, dans les années trente, d'alternative à Staline.

L'idée de l'existence d'une « *alternative Boukharine* » est également combattue par Dmitri Volkogonov qui insiste sur l'importance historique de l'alliance de Boukharine avec Staline, dans sa biographie de ce dernier, *Triomphe et Tragédie*. Il note :

« *Staline lui-même maintint pendant des années des relations personnelles amicales avec Boukharine et sa famille. Boukharine joua un rôle considérable en aidant Staline dans sa lutte contre Trotsky* ».

Pourtant Volkogonov emploie un argument supplémentaire qui ruine toute sa démonstration : prenant pour argent comptant le « *repentir* » de Boukharine, qui reconnut publiquement ses « *erreurs* », il assure qu'il appliqua loyalement les directives de Staline (*Literaturnaia gazeta*, 50, 9 décembre 1987). Il faut beaucoup d'aplomb pour proférer aujourd'hui semblables affirmations.

En réalité, un examen attentif, fait autrefois par Trotsky et confirmé par des travaux comme ceux d'E.H. Carr et R.W. Davies, suggère une autre façon de poser les problèmes. L'ensemble des mesures préconisées par Boukharine et les « *droitiers* », connues sous le nom de « *néo-Nep* », n'étaient que

¹⁷ Anna Larina Boukharina, *Boukharine Ma Passion*, pp. 362-364.

l'extension des concessions faites aux paysans aisés dans le cadre de la Nep. A partir du moment cependant où le conflit était devenu une épreuve de force entre la grève des livraisons de grain des koulaks et le pouvoir soviétique revenu sur le rail des réquisitions, il ne pouvait plus exister d'« *alternative Boukharine* » dans la « *construction du socialisme* » telle qu'il y avait cru.

Les critiques de Boukharine — certaines fort pertinentes — contre la politique de Staline cessaient, à un moment, de faire de lui une alternative dans la mesure où il refusait de renier la révolution d'Octobre : c'est ainsi sans doute que s'explique son abstention. L'enthousiasme qui a accompagné sa réhabilitation fait que les questions gênantes n'ont guère été soulevées. Parmi les travaux de Boukharine réédités, — il a très tôt bénéficié d'une édition d'œuvres choisies *Izbrannie proizvedenija* (Politizdat, 1988) — citons des recueils, *Problemy teorii i praktika sotsializma* (1989) et *Put' k sotsializmu* (Novosibirsk, 1990). Dans le premier, nous mentionnerons la présence de deux textes qui peuvent être considérés comme ses deux derniers articles critiques, bien qu'en « *langue d'Esopé* », « *Le Testament de Lénine* », et les « *Notes d'un Economiste* ». La publication des mémoires d'Anna Larina Boukharina, monument à la gloire de son mari, précieux témoignage d'une grande humanité, a le mérite de ne pas idéaliser Boukharine et de le montrer tel qu'il fut, piètre politique et mauvais tacticien, terrorisé et éperdu devant un maître de la manipulation et du crime (« *Nezabyvaemoe* », *Znamia*, 10-14, 1988 ; en français, Boukharine *Ma Passion*, Paris, 1990). Enfin, en 1990, le Fonds Boukharine qu'anime désormais Valery Pissiguine a publié un recueil de textes sur les problèmes de la jeunesse, *Knovomou pokoleniiou* (Progrès, 1990)

Trotsky

Judith Shapiro a spirituellement titré un article sur l'historiographie récente de Trotsky, « *Le Retour du Prophète ?* » (*Revolutionary History*, 2, 1989 et *Cahiers Léon Trotsky*, 41, 1990). Trotsky a l'honneur d'être celui devant qui les staliniens n'ont jamais désarmé. Le 27 septembre 1987, dans *Sovietskaia Rossia*, un vieux spécialiste de la dénonciation basse, V.M. Ivanov, sous le titre « *On refait un visage au petit Judas* », reprenait les calomnies « *traditionnelles* » si méprisables qu'elles ne convainquent plus personne. Dans cet épisode se distingue l'équipe d'une revue « *historique* » de l'armée que dirige le général Filatov connu comme un des plus enragés conservateurs staliniens. K. Ratch (*Voенно-istoritcheskij Journal*, 8, 1988) a poursuivi des attaques sur le ton de Pamiat et des staliniens les plus endurcis, tandis que des auteurs comme A.Ia. Ponomarev (*Voенно-istoritcheskij Journal*, 6, 1989) poursuivaient le thème du bourreau à la tête de l'Armée, partageant le travail pour les accusations de « *socialisme des casernes* » avec D.A. Volodazov (*Problema mira i sotsializma*, 10, 1988) et les relents antisémites avec L.M. Minaev (*Vo-prosy istorii KPSS*, 12, 1989), 12, 1989), le professeur lou A. Korablev se permettant même de morigéner « *les soviétologues bourgeois* », feux E.H. Carr et Isaac Deutscher, pour avoir affirmé le rôle de Trotsky dans l'Armée rouge (*Sovietskaia Rossia*, 21 février 1988). Pourtant certains auteurs atténuent la calomnie et admettent que des faits sont dissimulés, ce qui ne les empêche pas de chanter le chœur, comme V.Oulanov (*Leningradskaia pravda*, 23 juillet 1989)

Comme le font nombre de « *kremlinologues* » en Occident, on met l'accent, pendant les premières années de la Perestroïka, sur les rumeurs concernant Trotsky comme inventeur des camps de concentration — apparus à Cuba alors qu'il était encore au berceau —, de la prise d'otages et, de façon générale, comme le précurseur du « *socialisme des casernes* ». Un célèbre de Mikhail Kaspoutine assure qu'il fut l'inspirateur de Staline sur le plan des idées et que les deux hommes étaient « *étrangers* » à la Russie. C'est lui qui a lancé ce qu'on a appelé depuis « *la théorie des deux ours* » par un sous-titre : « *Trotsky et Staline : deux ours dans la même tanière* » (*Oktiabr*, 4, 1988).

L'entreprise du général historien Volkogonov est plus sophistiquée. Il s'agit de raccourcir les lignes, faire la part du feu. On ne nie plus ce que le monde entier sait et que « *la mémoire du peuple* » a conservé en dépit de tout : Trotsky immense orateur et écrivain, président du soviet de Petrograd, commissaire à la

défense, fondateur et chef de l'Armée rouge. Les « *bonnes feuilles* » sur « *Trotsky au Front* » (*Literaturnaia gazeta*, 22, 30 mai & 24, 13 juin 1990) en sont la preuve.

L'image « *affinée* » que Volkogonov donne de Trotsky dans « *Le Phénomène Staline* » est au fond, comme l'a noté Iouri Afanassiev, « *une reproduction du même vieux système stalinien pour évaluer* » (*Literaturnaia Rossia*, 27 juin 1988). Volkogonov souligne en effet que ce seraient les idées de Trotsky — adversaire de la Nep selon lui — qui auraient triomphé à travers la collectivisation forcée conduite par Staline. Il va jusqu'à écrire que, si Trotsky avait pris la barre, des procès plus graves encore auraient eu lieu, lourds du danger supplémentaire de la « *perte des acquis socialistes* » (*Literaturnaia gazeta*, 50, 9 décembre 1987), accusation aussi basse que gratuite. C'est « *Le Démon de la Révolution* » (*Pravda*, 9 septembre 1988) — chapitre extrait de *Triomphe et Tragédie* — qui a le plus attiré l'attention des « *spécialistes* » qui se sont d'ailleurs partagés sur la façon de l'apprécier.

N.A. Vassetsky, conseiller historique du CC, a rendu lui aussi à Trotsky sa véritable place en 1905 et dans la guerre civile. Mais celui qui fut un anti-trotskyiste acharné — et a reconnu de facto en 1989 qu'il avait commis de graves erreurs sur ce terrain — a aussi repris longtemps encore contre Trotsky les mêmes insinuations que les conservateurs pour la période de l'exil, où lui-même s'identifie au « *parti* ». Il a « *reconnu* » dans un célèbre article intitulé « *Liquidation* », que Trotsky fut assassiné sur ordre de Staline, ce qui constitue un aveu important, certes, mais aussi la révélation d'un simple secret de Polichinelle (*Literaturnaia gazeta*, 1, 4 janvier 1989). Et cette reconnaissance n'oblitére pas pour autant les ragots venimeux qui ont « *couvert* » cet assassinat pendant presque un demi-siècle et auxquels il a collaboré. Les Cahiers publient ci-après un article d'A.V. Pantsov sur « *La nouvelle école de falsification* » qui critique sévèrement l'école néo-stalinienne de Volkogonov et Vassetsky.

Le résultat est parfois une exceptionnelle confusion comme dans le cas d'un article souvent cité et même diffusé en français par l'agence Novosti, de L. A. Radzikhovskiy, un diplômé de psychologie écrivant dans une revue de sociologie (*Sotsiologitcheskie issledovaniia*, 3, 1989). Après une brillante analyse sur la naissance de la bureaucratie, le rôle de la théorie du « *socialisme dans un seul pays* » et un hommage à Trotsky anti-stalinien, il l'accuse d'avoir été « *pour la dictature* », d'avoir inspiré la collectivisation forcée et, par son activité, d'avoir fourni à Staline des prétextes pour la répression.

On a remarqué en son temps un article d'un journaliste d'origine espagnole - un des « *enfants* » réfugiés - qui rangeait Mercader, au même titre que Trotsky, dans le camp des « *victimes de Staline* » (*Juan Cobo*, Les Nouvelles de Moscou, 3, 15 janvier 1989) : il semble bien qu'il était fils d'un des tueurs de Staline en Espagne et peut-être ailleurs, et qu'il ait plaidé au moins inconsciemment pour la mémoire de son père.

A l'été 1989 pourtant, extraite de L'École stalinienne de la Falsification (en français, *La Révolution défigurée*), la « *Lettre à l'Istpart* » (Institut d'Histoire du Parti) du 21 octobre 1927 a été publiée avec deux pages et demi d'une excellente introduction de l'historien Vitaly Startsev (*Voprosy istorii KPSS* 6, 1989, la publication de la lettre se prolonge jusqu'au numéro 12), le même qui qualifie Trotsky de « *Démosthène de la révolution* », dans un livre d'essais sur la révolution d'Octobre (*Les Nouvelles de Moscou*, 45, 3 novembre 1989). Une interview de V.I. Billik, historien de Leningrad (*Sobesednik*, 33, 1989; trad.fr. Cahiers Léon Trotsky, 42, 1990), au mois d'août, mettait au point l'état des connaissances sur l'ensemble de la période soviétique de Trotsky, de façon claire et documentée. Plus encore peut-être, toujours en août, lors de la publication de *Cours nouveau, Molodoi Kommunist* l'a introduit par un essai d'une exceptionnelle qualité d'Aleksandre Mikhaïlovitch Podchtchékoldine, intitulé « *Le Prologue de la Tragédie* » (*Molodoi Kommunist*, 8, 1989; Cahiers Léon Trotsky, 42, 1990). Vladlen Sirotkine, a publié un texte peu connu de Trotsky de la fin 1924, au lendemain des « *Leçons d'Octobre* » et de la « *discussion littéraire* », intitulé « *Nos Divergences* » (*Nedelia*, 37, 1989) 18. L.M. Spirine (*Voprosy istorii KPSS*, 3, 1989) et M.A. Molodtzyguine (*Voenno-istoritcheskij Journal*, 8, 1989) ont rendu à Trotsky son rôle et sa dimension à la tête de l'Armée rouge.

D'autres publications de textes ont eu lieu en 1989 : extraits de Staline (*Argumenty i fakty*, 34, 1989, introduction de Vassetsky), de Littérature et Révolution (*Voprosy literatury*, 8, 1989, avec une introduction, de N.Trifonov) et Teatr 8, 1989), avec une introduction de V.Z. Rogovine), de *Portrety revoljucionerov*, (*Slovo*, 11, 1989), l'article sur Staline paru en 1939 dans Life (Gorizont, 5, 1989, avec introduction de Vassetsky), des extraits de *La Révolution trahie* (*Voprosy ekonomiki*, 12, 1989, avec un commentaire du député du peuple A.Emelianov) et différents textes sur Lénine (Ogoniok, 17, 22 avril 1989).

A.M. Podchtchékoldine et Elena Kotelenets ont ensemble publié un bref résumé de la vie de Trotsky¹⁸, qui s'arrête pratiquement aux portes de l'exil. (*Drujba*, 3/14 mai 1990). Il s'agit d'un article primitivement commandé par la Pravda, qui ne le retint finalement pas quand il lui fut remis signé de Pochtchékoldine et de Pantsov. Remis en chantier avec Kotelenets à la place de Pantsov, son sort ne fut guère meilleur puisqu'il ne fut finalement publié que dans un journal étudiant. N.A. Vassetsky vient de publier des œuvres choisies de

Trotsky sous le titre *K istorii rousskoï revoljoutsii* (Vers l'Histoire de la Révolution russe), tiré à 150 000¹⁹. L'avant-dernier chapitre de la biographie de Trotsky par Deutscher avait paru au début de 1989 (*Innostrajana Literatura*, 3, 1989), et un important extrait intitulé « *La Mort de Trotsky* » en mars 1990 (*Gorizont*, 3, 1990). La revue *EKO* de Novosibirsk a publié trois chapitres de ma biographie de Trotsky (*EKO*, 9, 10 & 11, 1989). Danilov en a rendu compte dans un article solide et retentissant (*EKO*, 1, 1990 & Cahiers Léon Trotsky n°44, 1990) paru avec une étude d'A.V. Pantsov²⁰ sur « *Trotsky et Préobrajensky* » (*EKO*, 1, 1990) qui éclaire parfaitement les divergences entre les deux hommes qui les mèneront à la rupture.

En juillet et août 1990 ont paru d'importants extraits du Journal d'Exil dans *Znamia*. Au début de l'été 1990 ont paru en Union soviétique les quatre volumes de correspondance de Trotsky 1923-1927, de Harvard, déjà publiés aux Etats-Unis par Iouri Feljtinsky, *Arkhiv Trotskogo Kommunistitcheskaïa Oppositsia v SSSR* (Archives de Trotsky : Opposition communiste en URSS 1923-1927) aux éditions Terra, à 100 000 exemplaires.

Au même moment sortait à 200 000 exemplaires, aux éditions Nauka, L'Ecole stalinienne de la Falsification en reprint. On autorisera les Cahiers à faire une longue citation très significative de la postface de V.P. Vilkova, maîtresse d'œuvre de l'entreprise, et d' A.P. Nenakorov :

« La richesse de la documentation et l'abondance des matériaux du parti et des prises de position de V.I. Lénine qu'il cite exigeaient non seulement une soigneuse vérification mais la preuve directe et indirecte des faits et événements auxquels il est fait référence. Il faut souligner à cet égard avec quel soin scrupuleux L.D.Trotsky traite tous les documents surtout ceux qui émanent de Lénine [...] La vérification des documents de Lénine publiée par Trotsky en comparaison avec les originaux qui se trouvent dans la collection de V.I.Lénine dans les archives centrales du parti à l'Institut du Marxisme-Léninisme auprès du comité central du parti communiste d'Union soviétique a confirmé leur authenticité. Des variantes dans les textes [...] ont été attribuées au fait que L.D. Trotsky faisait référence à des originaux ou des copies en

¹⁸ Une traduction française en a été publiée dans le numéro 34, de juin 1988, des Cahiers Léon Trotsky.

¹⁹ Au sommaire, « *Nos Tâches politiques* », « *Bilan et Perspectives* », « *Nos Divergences* », la lettre à Tchkhéidzé de 1913, une lettre à M.S.Ouritsky de 1915, « *Programme de Paix* », un texte sur Brest-Litovsk, des extraits de « *Comment la Révolution s'est armée* », le fameux Prikaz n° 10, « *Cours nouveau* », « *Lénine* », « *Leçons d'Octobre* », les thèses sur la révolution permanente, une centaine de pages de l'Histoire de la Révolution russe et l'article sur Staline paru dans Life.

²⁰ A.V. Pantsov avait vu un de ses articles refusé dans une revue : il y parlait de Lev Davidovitch ou encore L.D. Trotsky — au lieu de Trotsky et le responsable de la revue y voyait un respect et des regrets déplacés. Ce titre est donc « *provocateur* » !

sa possession ou au premier recueil des Œuvres de Lénine (un responsable de l'édition mit la main sur ces textes avant leur parution dans les premières Œuvres complètes) ».

Les deux historiens font la même remarque en ce qui concerne l'article de Lev Sedov, « *basé sur des documents authentiques dont plusieurs sont publiés pour la première fois* ». Ils soulignent aussi que le compte-rendu de la conférence du parti de mars 1917, publié dans ce volume, n'a pas encore été mis en URSS à la disposition des chercheurs.

Un tel texte émanant d'historiens qui avaient été très longtemps dans la ligne - Mme Vilkova éprouva, dit-on, un vrai choc quand elle découvrit la vérité sur Trotsky en le lisant pour la première fois — fut une véritable bombe dans les milieux d'historiens. L'exemple s'est avéré contagieux et bien des gens, en particulier de nombreuses coopératives d'édition, aspirent désormais à publier Trotsky, ce qui laisse entrevoir des publications prochaines : *La Révolution trahie*, chez Progrès (150 000), qui sera suivie sans doute de l'Histoire de la Révolution russe, dans une maison d'édition coopérative d'Irkoutsk, avec une préface de Boris Kagarlitsky.

De nouveaux et intéressants articles ont paru, notamment ceux du sociologue V.Z. Rogovine, qui se révèle un connaisseur de Trotsky, avec son « *Trotsky et la Nep* » (*Ekonomitcheskie Nauki*, 1, 1990) et « *Trotsky inconnu* », (*Argumenty i Fakty*, 38, 1990 ; traduction française *Le Marxisme aujourd'hui*, 4, 1990), et un autre, déjà ancien, d'A.V. Pantsov, qui a fait longtemps tapisserie, intitulé « *Lev Davidovitch Trotsky* » (*Voprosy Istorii*, 5, 1990) 20. Le dernier dont nous ayons eu connaissance est celui d'Aleksandr Iou. Vatline (*Soiouz*, 44, novembre 1990) dont seule la première partie nous est parvenue.

Plus important peut-être, commencent à paraître des documents inédits émanant de Trotsky et dont celui-ci n'avait pas de copie dans ses archives : beaucoup datant de 1923, mais le plus important est bien entendu son intervention au plénum le 26 octobre 1923 (*Izvestia TsK KPSS*, 10, 1990). D'autres sont en préparation.

Le cinquantenaire de l'assassinat de Trotsky n'est pas passé inaperçu en URSS. Nous avons déjà mentionné l'interview de Volkogonov dans les *Izvestia* du 17 août. Le 21, le même quotidien publiait une lettre de Natalia Trotsky au président Cardenas, en 1940, qu'Adolfo Gilly avait rendue publique la veille à Mexico. Karen Katchatourov, dans « *Tous Deux étaient pires* » (*Literaturnaia gazeta*, 22 août 1990) serinait l'histoire des « *deux ours* ». Troud publiait les 14 et 15 août un interview de Luis Mercader, frère de l'assassin, orienté, comme on peut l'imaginer pour présenter le tueur comme une victime, mais le 19, Gen-rikh Joffe y expliquait que Trotsky, « *par l'oeuvre de toute sa vie, s'était montré fidèle aux idéaux de la révolution d'Octobre et au léninisme* ».

Le philosophe *apparatchik* Aleksandr Tshipko, de son côté, a choisi ce moment pour tenter de donner une explication théorique plus sophistiquée que celle des « *deux ours* » en développant les malheurs qui auraient frappé le pays « *si Trotsky avait gagné* » (*Daugava*, 7, 1990) et par conséquent tenté de « *forcer* » l'utopie sur le pays..

A la fin du mois de mars 1990 se sont réunis à Wuppertal (sous la férule —c'est le mot propre — du Dr Bergmann) plus d'une centaine de chercheurs et historiens dont seize venus d'Union soviétique, dans un colloque Trotsky au retentissement qui aurait dû être mondial, malgré la quasi-nullité des moyens de traduction. Une entreprise semblable a été renouvelée à Aberdeen au mois d'août à l'initiative de Terry Brotherstone, avec nombre de nouveaux venus et de nouvelles informations. Le colloque de Mexico, un peu improvisé, car il n'a trouvé que tard des moyens financiers, a subi pour la fréquentation la concurrence des « *journées* » organisées au même moment par le PRT. On y a entendu des chercheurs et des témoins, notamment Octavio Fernandez et Jake Cooper dont c'était la dernière apparition, puisqu'il est mort quelques jours plus tard. Mais le colloque de Sao Paulo, organisé et animé par Oswaldo Coggiola, a été un colloque de masse, où les participants se sont comptés en milliers. Le symposium de

Tokyo, au début de novembre, à l'initiative d'un comité d'universitaires animé par Yoshinobu Shiokawa, a été, de tous points de vue, un franc succès. Ces simples faits sont lourds de signification quant au retour de Trotsky dans l'histoire, au centre de l'attention des chercheurs : la publication des comptes-rendus de ces colloques montrera sans aucun doute l'importance de l'apport des chercheurs soviétiques et d'Europe de l'Est dans nos connaissances nouvelles, comme l'ont montré les interventions de Miklos Kun, Boris Starkov, Sergéi Koudriachev, Aleksandr Vatlin, Zona Sérébriakova à Aberdeen, A.M. Podchtchékoldine au Mexique et au Brésil, de Miklos Kun au Brésil, de V.I. Billik et V.Z. Rogovine à la Sorbonne à Paris, de V.I. Startsev, V.I. Billik, Boris Kagarlitsky, Elena Kotelenets, A.V. Pantsov, A.M. Podchtchékoldine à Tokyo. J'ai moi-même participé à tous ces colloques.

Par ailleurs l'actrice Vanessa Redgrave, grâce à de généreux mécènes de Hollywood comme Paul Newman et Dustin Hoffman — elle a réuni un fonds de 80 000 livres —, a pu organiser un colloque, « *Symposium 90* », à East Grinstead (Sussex) en faisant venir nombre d'historiens et témoins d'Union soviétique (Observer, 6 mai 1990, avec un double portrait de l'actrice et d'Ivan Vratchev, ancien oppositif ayant capitulé en 1929). Les travaux de ce colloque filtrent goutte à goutte, l'actrice ayant pris soin de ne pas inviter d'historiens d'Occident et ne les ayant tenus au courant de rien : sectarisme oblige, même le petit-fils de Trotsky n'a été avisé qu'après coup. Il est vrai qu'en revanche, elle a reçu la visite du général Volkogonov qui l'a prise pour une « *spécialiste* ».

Staline

Les amis de M.S. Gorbatchev font circuler la rumeur selon laquelle il était déjà secrétaire général du PCUS quand il put constater de ses propres yeux, devant des listes de milliers de noms de personnes que Staline condamnait à mort sans jugement, paraphant des pages entières. C'est cette découverte qui l'aurait inspiré dans le passage de son discours du 2 novembre 1987 où il affirmait la responsabilité personnelle de Staline dans la répression et la nécessaire enquête :

« On affirme parfois que Staline ignorait ces actes d'arbitraire ; or les documents dont nous disposons montrent qu'il n'en est rien. Staline et son entourage immédiat, en menant une répression de masse et en violant la légalité, ont commis à l'égard du parti et du peuple une faute immense et impardonnable » (Pravda, 3 novembre 1987)

Sur ce plan-là, les « *révélations* » n'ont pas manqué au rythme des réhabilitations de condamnés ou exécutés sans procès. *Voprosy istorii* a publié en feuilleton en 1989 le « *Staline et son temps* » d'Anton Antonov-Ovseenko qui en est au livre de poche en anglais et n'a jamais paru en français. Mais, pour ne pas laisser le public sous le poids de l'énumération des crimes, Volkogonov a essayé de dessiner un portrait psychologique de Staline. Il dit avoir cherché à démontrer dans Triomphe et Tragédie que « *le triomphe d'une seule personne peut tourner à la tragédie pour le peuple entier* ». Staline, selon lui, constitue « *l'une des personnalités les plus complexes de l'histoire* » et son histoire personnelle « *une cristallisation de la dialectique hautement complexe de son âge* » (*Literaturnaja gazeta*, 50, 9 décembre 1987).

Jouant l'équilibre et la balance, il reconnaît « *l'indiscutable contribution de Staline à la lutte pour le socialisme et à sa défense* » et « *ses impardonnables erreurs et crimes qui ont pris la forme d'une répression injustifiée de plusieurs milliers d'innocents* ». Pour lui, il est également « *politiquement faux* » et « *moralement malhonnête* » de le condamner pour les seconds sans reconnaître la première.

Finalement, la thèse de Volkogonov est que, chez Staline et tous les « *grands dirigeants* », l'être humain a été tué par le pouvoir : « *Staline regardait parfois la société comme, un zoo humain* ». Il se demande s'il n'y avait pas chez Staline une « *maladie mentale qui ne fut jamais reconnue* » (Ibidem).

Des « *révélation*s » sont d'ailleurs venues à l'appui de cette thèse qui est loin d'être nouvelle. Le professeur Bekhterev, un célèbre neuro-pathologiste, parla de paranoïa à propos de Staline en 1927 : les conditions de la mort de ce médecin sont si suspectes qu'en 1988 *Literaturnaia gazeta* demande l'examen de son cerveau pour y chercher des traces de poison (*Literaturnaia gazeta*, 28 septembre 1988). Des psychiatres soutiennent aujourd'hui le diagnostic du professeur Bekhterev. La discussion est-elle d'un réel intérêt ?

En réalité, l'angle d'attaque de L. Batkine traitant des secrets de la logique stalinienne nous paraît meilleur quand il parle du « *sommeil de la raison* » (*Les Nouvelles de Moscou*, 3, 15 janvier 1989). Au fond, dans son livre sur Staline, Volkogonov défend bec et ongles l'œuvre de Staline et fait la part du feu en faisant de lui un malade mental. Cette psychiatrisation du stalinisme, sur laquelle il faudra revenir, est comme un raccourcissement des lignes au sens militaire, un retrait sur une ligne de défense plus défendable. Iouri Afanassiev écrit :

« *Beaucoup aimeraient sacrifier Staline pour sauver le stalinisme. Cela signifie aussi esquiver le nœud du problème, sauter la question de la mesure dans laquelle Staline était aussi bien le créateur que le produit d'un système qui commença à se consolider sous sa domination* » (*Literaturnaia Rossia*, 24, 17 juin 1988).

Tout ce jeu subtil n'empêche pas le progrès de nos connaissances sur l'entourage de Staline, ses méthodes de prédilection, sa responsabilité personnelle dans les liquidations.

Volkogonov le décrit comme un homme dissimulé, acteur de talent, avançant à petits pas vers l'objectif qu'il a choisi, « *profondément seul dans son âme* ». O. Volobouev et S. Koulechov ont examiné ses notes dans les livres qu'il a lus ou feuilletés. De ce qu'il a écrit dans les marges de *Matérialisme et empirio-criticisme*, ils concluent que n'importe quelle canaille énergique avait sa place dans l'échelle des « *vertus* » de Staline. De même, ils relèvent que, dans le *Cours de l'Histoire russe*, il a souligné une phrase attribuée à Gengis Khan : « *La mort des vaincus est nécessaire au calme des vainqueurs* » (*Sotzialisticheskaia industriia*, 25 juin 1988). Dans un colloque franco-soviétique à Thionville en novembre 1990, l'ancien premier secrétaire de l'ambassade soviétique à Berlin et interprète de Molotov, puis Staline, Valentin Berejkov, nous a parlé de l'admiration de Staline pour la façon dont Hitler avait liquidé ses opposants dans « *la nuit des longs couteaux* ».

D'autres ont noté la rapidité avec laquelle il formulait des soupçons, puis condamnait sans appel. Cette fois, à la différence de l'époque de la déstalinisation khrouchtchévienne, les auteurs, dans leur écrasante majorité, ne laissent aucun doute quant à la responsabilité personnelle de Staline, « *ce personnage despotique avec une impitoyable volonté incontrôlée de se venger* », et balayent la recherche de boucs émissaires comme Béria (sur ce dernier, voir l'article de S. Mikoyan, « *Le Valet* », *Komsomolskaia pravda*, 21 février 1988) menant la répression au nom de Staline et dans son dos. La Pravda du 5 avril 1988, à propos des « *illégalités* », remarque :

« *Il ne se contentait pas de savoir [qu'elles existaient], il les organisait, les dirigeait. C'est un fait aujourd'hui, déjà prouvé* ».

Komsomolskaia pravda a publié en avril 1988 une lettre — inconnue en URSS — d'Ejov soumettant quatre listes de personnes dont il proposait l'exécution, qui ont été paraphées par Staline et Molotov (Iou N. Borissov, *Komsomolskaia pravda*, 2 avril 1988). Le même mois, Ogoniok publiait la lettre d'un innocent plaidant pour lui-même recouverte d'injures par Staline (Ogoniok, 16 avril 1988).

Le général Volkogonov, dans l'interview déjà citée à *La Stampa*, puis dans *Izvestia*, assure avoir découvert l'ordre écrit de Staline de tuer Trotsky, qu'il a eu soin de faire contresigner par trois autres membres du bureau politique, Molotov, Vorochilov et Ordjonikidzé ! Mais les documents qu'il cite l'avaient déjà été dans l'étude de F.I. Firtsov sur « *Staline et le Comintem* » (*Voprosy istorii*, 9, 1989) Il assure que Béria

présentait à Staline un rapport mensuel sur la chasse à Trotsky. Il annonce en outre qu'il donnera dans son livre la véritable identité du chef de l'équipe spéciale constituée à cet effet —non pas Eitingon, qui n'en était que membre, mais un général NKVD, aujourd'hui âgé de 85 ans, qui a été emprisonné quinze ans sous Khrouchtchev et a consenti à parler de sa « *traque* » au général-historien. (*La Stampa*, 26 juillet 1990). Les interviews distillées dans la presse mondiale, notamment celui des *Izvestia* du 17 août, nous apportent quelques éléments supplémentaires. L'hypothèse a été avancée que l'organisateur de l'attentat qui coûta la vie à Trotsky, dont Volkogonov annonce qu'il donnera le nom, était bel et bien un général de la NKVD, P.A. Soudoplatov.

Les auteurs soviétiques, avant tout, bien sûr, les journalistes, ont complété le tableau en parlant de la façon dont Staline traitait ses collaborateurs. Il insultait et frappait Béria (*Komsomolskaia pravda*, 2 avril 1988). Il fit arrêter la femme de Kaganovitch et celle de Molotov, exécuter un demi-frère de Kaganovitch et mena l'autre au suicide. Son secrétaire Poskrebytchev le supplia à genoux d'épargner la vie de sa femme et ne fut pas exaucé (Troud, 29 juin 1988).

Le même Volkogonov, dans « *Le Démon de la Révolution* », avait analysé avec soin l'attitude de Staline à l'égard de Trotsky, tentant de déceler les origines de sa haine profonde. Il nous apprend au moins que Staline s'était fait traduire *La Révolution trahie* dès sa parution en français et l'avait lue attentivement, à partir de décembre 1936. Il a ajouté depuis que Staline avait vu dans le livre un appel au coup d'Etat et qu'il lui avait inspiré les arrestations massives du début de 1937: une façon comme une autre de rendre Trotsky responsable des crimes de Staline.

Il n'a pas manqué évidemment de discussions passionnantes et passionnées sur Staline et le stalinisme. L'une des interventions les plus audacieuses dans son anti-stalinisme a été celle d'Igor Bestoujev-Lada (Nedelia, 15, 1988) dont les chiffres des pertes en vies humaines ont attiré l'attention des observateurs du monde entier.

La discussion a évidemment porté sur la question de savoir si le stalinisme était inévitable. Alec Nove l'a très bien résumée ²¹, avec les arguments et conclusions de Roy Medvedev - Staline bourreau de son peuple par son propre choix - et de Mikhail Gefter. Pour ce dernier, qui définit Staline comme « *la figure historique dont les erreurs de calcul ont coûté la vie au minimum à vingt millions d'hommes et à toute une génération* », « *Staline n'était pas inévitable* » initialement, mais « *son inéluctabilité a crû d'année en année* », parce qu'il a lui-même « *construit avec beaucoup d'habileté sa nécessité* ». (*Rabot-chii klass i sovremennyi mir*, 1, 1988, en français, « *Staline est mort hier* », La Seule Issue, Paris, 1989). O. Latsis, lui-même plus politique qu'historien ou journaliste, écrit :

« *Usurpant les droits non seulement du parti mais des ouvriers et des paysans, Staline dut étendre ces mesures au-delà des dirigeants du parti. Il ne pouvait arrêter tous les ouvriers et les paysans, bien que le système du Goulag ait représenté une expérience à grande échelle de création d'un type spécial de « classe ouvrière », mais objectivement tout le monde constituait pour lui un danger, car il agissait contre les intérêts des ouvriers et des paysans* » (Znamia, 6, 1988).

Gefter n'écrit pas autre chose, nous l'avons vu, quand, rejoignant pratiquement une analyse de Trotsky, il assure que Staline relança la machine de la guerre civile permanente, précisant qu'elle « *constitue sans doute sa contribution la plus fondamentale à ce que nous nommons le stalinisme* ».

Autres personnalités

Bien entendu, d'autres personnalités ont été revues et leurs biographies révisées.

²¹ Alec Nove, *Glasnost in Action*, 1989, pp. 24-32.

Certains l'ont été à la baisse comme Molotov (D.V. Pavlov, *Literaturnaia gazeta*, 16, 18 avril 1990, D.Boukov, Spoutnik, 6, 1990), Béria (Iounost, 12, 1988), Vorochilov (Spoutnik, 8, 1990), Boudienny, Jdanov (Iou. Kariakine, « *L'Eau de Jdanov* », parfum pour dissimuler l'odeur des cadavres, Ogoniok, 19, 1988, traduction française dans *La Seule Issue*, Paris, 1989), L.M. Kaganovitch, toujours vivant (*Moskovskie Novosti*, 25 décembre 1988 ; Roy Medvedev, Spoutnik, 6, 1990), Souslov (*Argumenty i fakty int.* 4, 1990), Vorochilov (Spoutnik, 9, 1990), Vychinsky (*Vaksberg, Literaturnaia gazeta*, 4, 27 janvier 1988) et les hiérarques staliniens de façon générale. Les éléments nouveaux contenus dans ces articles relèvent de l'anecdote grinçante et parfois de la séquence tragique. C'est Vychinsky entamant en 1917 des poursuites contre Lénine qu'il accuse d'être un agent allemand. C'est Kaganovitch quittant en plein spectacle le théâtre de Meyerhold et s'engouffrant dans sa voiture poursuivi dans la rue par le malheureux metteur en scène qui finit par s'effondrer, bras en croix, venant de vivre une première fois sa condamnation à mort (R.Medvedev, Spoutnik, 4, 1990) !

D'autres ont bénéficié d'une réhabilitation historique. Citons Zinoviev (Chelestov, *Nedelia*, 29, 1988, et *Lisotchkine, Leningradskaia pravda*, 21 juin 1988, Vassetsky, *Argumenty i Fakty*, 42, 1988 outre son autobiographie de septembre 1934 dans *Voprosy istorii*, 7, 1990; Vassetsky, *Novaia i Novejchaia istorija*, 3, 1989), Kamenev (Chelestov, *Nedelia*, 20, 1988, avec le témoignage de son neveu G.S. Kravtchenko; Roy Medvedev, *Literaturnaia gazeta*, 18, 3 mai 1989), ainsi que les souvenirs de son fils Vladimir Glebov dans *Stroitel-naia gazeta*, Rakovsky (*Grossul, Novaia i novejchaia istoriia*, 6, juin 1988, Spoutnik, 9, 1990), dont la mémoire a été défendue par son neveu le colonel Kh.V. Rakovsky et sur lequel l'historien de Kharkov G.I. Tcherniavsky prépare un ouvrage (voir son article sur Rakovsky à son procès, *Novaia i Novejchaia istoriia*, 4, 1990 et un prochain article dans les Cahiers Léon Trotsky sur l'exil de Rakovsky de 1928 à 1934), N.I. Mouralov, un des réhabilités du début de la perestroïka, I.N.Smirnov²², Orakhelachvili (*Neva*, 11, 1988), le Tatar Sultan-Galiev (*Izvestia TsK KPSS*, 10, 1990), M.N. Toukhatchevsky (V.O. Dajnes, *Voprosy istorii*, 10, 1989), A.S. Enoukidzé (*Izvestia*, 15 juillet 1987), N.A. Ougla-nov (*Voprosy istorii KPSS*, 8, 1990), A.I. Rykov (*Argumenty i Fakty*, 16, 1988 ; *Izvestia*, 5 mars 1988), (A.Sénine, *Voprosy istorii*, 9, 1988), Tomsy (*Nedelia*, 10 juillet 1988) & Ogoniok, 31, 1988)

Il y a aussi tous ceux dont les enfants ont pris la parole, Kamenev, déjà cité, Préobrajensky, (communication au colloque soviéto-américain de Moscou de M.N.Gorinov et S.Tsakounov, avec l'aide de Léonide Préobrajensky, ms, 26 pp) 23, Akmal Ikramov (par son fils Kamil, *Les Nouvelles de Moscou*, 11, 13 mars 1988) L.P. Sérébriakov (*Sotsialistitcheskaja Industriia*, 10 juin 1988 avec les souvenirs de sa fille Zoria), Smilga, Krestinsky, Lomov (voir l'entrevue avec Tatiana Smilga, Natalia Krestinskaia, Nina Lomova, *Les Nouvelles de Moscou*, 12, 3 janvier 1988 et sur Smilga, *Naouka i Jizn*, 6, 1988 & Sobesednik, 40, 1989), V.A. Antonov-Ovseenko, (*Lev Sidarovsky, Soviet Weekly*, 17 décembre 1988, le témoignage d'Iouri Tomsy, fils de Mikhail Tomsy sur sa fermeté devant les bourreaux, *Sotsialistitcheskaja zakonnost*, 10, 1988 et les travaux de son fils en particulier sa communication au colloque de Wuppertal), Chliapnikov (*Les Nouvelles de Moscou*, 50, 13 décembre 1987), Piatnitsky dont nous avons appris qu'il avait tenté de tenir tête à Staline en 1937 (*Gennadi Javoronkov, Moskovskie Novosti*, 11, 10 avril 1988, avec une confirmation documentée par Boris Starkov dans sa communication à Aberdeen) -M.N. Rioutine bien sûr (voir plus loin et les efforts de sa fille Lioubova Riutina) et Karl Radek (article de sa fille Sofia, Ogoniok, 52, 1988).

Mentionnons aussi le Dr Pletnev, un des médecins du Kremlin victimes du troisième procès de Moscou (*Voprosy istorii*, 9, 1989), le général Poutna (*Voprosy istorii*, 1, 1989), Lominadzé et bien d'autres, cités à l'occasion d'un événement, d'un anniversaire, d'une réhabilitation ou dans le cours d'un roman (Rybakov restreint abusivement le conflit entre Staline et Lominadzé qui fut un véritable opposant).

La Question de la bureaucratie

²² N. Smirnov a été réadmis dans le parti à titre posthume (*Pravda*, 6 juin 1990).

A la fin de 1988, s'est produite la retentissante intervention d'Aleksandr Tsipko, philosophe et collaborateur du CC, réputé protégé d'A.N. Yakovlev. Dans son article « *Les Sources du stalinisme* », (Naouka i Jizn, 11, 12, 1988, & 1, 2, 1989), il tentait d'établir la filiation entre le marxisme et le stalinisme, amalgamant dans le « *totalitarisme* » des adversaires du marché aussi divers que Kautsky, Préobrajensky²³ et Khomeiny. Affirmant que la croyance dans l'« *utopie* » d'Octobre était à l'origine du stalinisme, il concluait que le principal danger pour la perestroïka était l'extrémisme de gauche incarné par Trotsky.

Dans le cours de la discussion, Len Karpinsky s'efforçait de démontrer qu'il ne fallait pas rechercher la filiation dans les idées en général et qu'il fallait voir en Staline non l'ancien révolutionnaire professionnel marxiste mais « *le chef de l'aristocratie administrative* » (*Les Nouvelles de Moscou*, 16, 16 avril 1989).

Le débat sur les origines et la signification du stalinisme ne peut en effet se passer d'une explication sur les racines de classe, probablement particulièrement douloureuse aujourd'hui pour les staliniens repentis, mais passionnante pour le monde entier. Quelles forces sociales Staline représentait-il donc pour aller « *contre les intérêts des ouvriers et des paysans* » ?

La question de l'apparition, après la mort de Lénine, de la bureaucratie en tant que groupe social étranger au socialisme, a été pour la première fois posée dans les débats par le philosophe S.S. Dzarasov :

« *La bureaucratie, écrit-il, est le règne des fonctionnaires. Et elle est incompatible avec la démocratie – le règne du peuple* ».

Le triomphe du stalinisme, pour lui, s'est fait à partir de la bureaucratie qu'il a consolidée en multipliant les bureaucrates : « *Il correspond pleinement à leur intérêt et il est la base principale de leur pouvoir* » (*Moskovskaia pravda*, 21 janvier 1988). Selon Dzarasov, cette bureaucratie a usurpé le pouvoir aux environs de la fin des années 20.

Quelle est la nature de classe de cette bureaucratie - ou si l'on veut, du pouvoir d'Etat dans l'Union soviétique au temps de Staline ? Au cours d'une table ronde organisée par l'Institut du Marxisme-Léninisme à Moscou, Anatoli Boutenko, professeur à l'Université de Moscou, qui eut quelques ennuis en 1984 pour s'être trop appesanti sur les contradictions sociales en URSS, ignore superbement Trotsky dans son intervention, se permettant même d'affirmer que « *personne n'a essayé d'analyser la société soviétique du point de vue de la croissance et du renforcement de la bureaucratie* ».

Pour lui, cette dernière, « *coupée du peuple et incontrôlée par lui* », véritable danger pour le socialisme, a été la forme de domination et d'administration de ceux qui avaient « *usurpé le pouvoir - Staline et son entourage* ». Il assure que c'est le même « *modèle de socialisme, prenant appui sur la bureaucratie de l'Etat et du Parti* », qui existe depuis les années 30 et, pressé de définir la bureaucratie, répond qu'il s'agit de cette « *fraction d'administrateurs qui, gérant la société et ayant pour tâche d'accélérer son développement, utilisent leurs fonctions pour leurs intérêts propres et, au lieu de le faire, ralentissent et freinent le développement* » (*Voprosy istorii*, 2, 1988).

Vivement critiqué au cours de la même table ronde à l'Institut du Marxisme-Léninisme parce qu'il laisse dans le vague la question de la nature de classe de l'Etat, Boutenko s'entend reprocher son « *abstraction* » et V.V. Jouravlev lui oppose « *le mécanisme social spécifique de classe de l'usurpation du pouvoir* » tel qu'il est défini dans le classique *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, précisant :

²³ Préobrajensky a été réadmis au parti à titre posthume (*Pravda*, 31 mai 1990).

« L'acte d'usurpation du pouvoir n'enlève pas de l'ordre du jour la question des bases de classe du pouvoir parce que "le pouvoir d'Etat n'est pas suspendu en l'air" et que "la bureaucratie, malgré tous ses efforts pour prendre le pouvoir pour elle-même", ne cesse d'être l'instrument d'une classe définie ». (ibidem).

Pourtant le débat n'est pas clos et Boutenko revient sur la discussion répondant de façon polémique à Jouravlev sur la question de l'« *usurpation du pouvoir* » dans une lettre rendue publique (Voprosy istorii KPSS, 7, 1988).

Commentant ce débat, R.W. Davies estime que Jouravlev se trouve là très proche de l'analyse de Trotsky²⁴. Je préfère dire que la nécessité pour ces hommes de rattacher leur analyse de la bureaucratie au système de pensée marxiste, tel qu'ils l'ont connu, les conduit à employer les mêmes mots, ce qui ne signifie pas qu'ils arrivent aux mêmes conclusions que Trotsky, dont ils s'approchent pourtant souvent.

On va désormais attendre beaucoup des historiens sur cette question. On relève l'examen par V.A. Kozlov et E.G. Plimak de la « *conscience de Thermidor* » dans *La révolution russe (Znamia, 7, 1990)*, précédé d'une passionnante recension des écrits récents sur Trotsky. A.M. Podchtchékoldine, encore lui, a donné à Mexico une communication dont une partie a été publiée sous forme d'article (*Argumeniy i Fakty, 27, 1990* ; version française plus complète dans Cahiers Léon Trotsky, 44, 1990) au sujet de ses recherches sur l'année 1922 : démonstration rigoureuse que, sous la houlette du nouveau secrétaire général, dans le cours de 1922, on a vu s'accroître l'effectif des permanents de l'appareil du parti, se réaliser la centralisation absolue sous l'autorité du secrétaire général et se multiplier les avantages matériels pour ces *apparatchiki* dont le revenu est, en 1923, en moyenne, 80 fois supérieur à celui de l'ouvrier qualifié. L'apport de cette recherche se révélera capital.

La Russie d'avant la Révolution

L'étude par R.W. Davies²⁵ de la façon dont est abordée aujourd'hui en URSS l'histoire de la Russie pré-révolutionnaire fait apparaître l'enchevêtrement des intérêts à travers des divergences qui ne font que refléter les préoccupations actuelles projetées dans le passé.

Commentant l'émancipation des serfs, en 1864, comme un pas vers un Etat de droit, Arkadi Vaksberg ne la compare-t-il pas à la libération du commerce de gros revendiquée aujourd'hui par les partisans du marché (*Literaturnaja gazeta, 8 juin 1988*) ?

Gavriil Popov, démocrate « *radical* », devenu depuis maire de Moscou, a souligné, lui, les limites de la portée de cette émancipation en assurant que leur étroitesse tient à ce que cette réforme a été menée à bien sans participation des intéressés (*Znamia, 3, 4, 1987*).

On trouve de même des jugements contradictoires quand il s'agit d'apprécier le rôle de l'Eglise orthodoxe au moment de la célébration de son millénaire. A cette occasion, l'académicien Likhatchev présente les monastères comme des centres de culture, célèbre les *Vieux-Croyants*, met l'accent sur ce qu'il tient pour un apport inestimable de la religion en général et de l'Eglise orthodoxe en particulier (*Literaturnaja gazeta, 9 septembre 1987*) Et c'est A.N. Iakovlev, proche collaborateur de Gorbatchev, qui veut en finir avec l'idée erronée, pense-t-il, selon laquelle, en Russie, la religion serait la mère de la culture (*Vestnik akademii nauk, 6; 1987*), ce que pourtant Gorbatchev laissera entendre dans le cours des cérémonies d'en-haut.

On sait de même que Staline voyait dans Ivan le Terrible et Pierre le Grand les agents de la modernisation du pays par la terreur. Rybakov parle de continuité entre les trois hommes et prononce le mot de «

²⁴ R.W. Davies, op.cit. p.96.

²⁵ R.W. Davies, op.cit., pp.11-26.

despotisme asiatique ». Certains comparent la grande purge aux massacres des Cent-Noirs et aux pogroms. A l'opposé, Vadim Kojinov, représentant du courant nationaliste, minimise l'aspect « *despotisme asiatique* », et affirme que les massacres et les crimes de Staline n'ont fait qu'exprimer la nature du Mal-en-soi, la révolution elle-même (*Nach Sovremennik*, 4, 1988).

Les historiens se divisent également sur les causes du développement industriel en Russie. Klyamkine crédite l'autocratie de l'industrialisation, expliquant qu'elle a créé, avec la classe ouvrière, la seule force qui pouvait la renverser (*Novy mir*, 11, 1987). Seliounine, de son côté, attribue l'ensemble des progrès économiques à la naissance et au fonctionnement libre du marché en dépit des obstacles que constituaient selon lui l'intervention de l'Etat et la tradition rurale du mir (*Voprosy istorii*, 3, 1988).

Contre tous les historiens spécialistes de la campagne et des paysans, Seliounine souligne le rôle des réformes de Stolypine, le ministre « *réformiste* » du tsar, la tentative de ce dernier de créer une classe de paysans aisés travaillant pour le marché et il célèbre avec regret ce qu'il appelle « *l'alternative Stolypine* » à la révolution (ibidem).

R.W. Davies cite à ce propos l'économiste Nikolai Chmelev, un des fameux « *conseillers* », ex-gendre de N.S.Khroutchev, qui dit que « *Stolypine fut l'espoir du pays* » et Gavriil Popov, le maire de Moscou, célèbre « *l'inoubliable Stolypine* » et son soutien des fermes familiales²⁶.

L'histoire soviétique

Le chemin concret vers Octobre n'a guère été étudié, la plupart des auteurs, en idéologues, préférant établir une filiation dans les idées et voir les événements de très haut. Nous avons cependant relevé un article de V.P. Bouldakov, l'historien qui était à la tribune du meeting de Mémorial sur Trotsky le 15 novembre 1988 au MAI à Moscou. (*Voprosy istorii*, 10, 1989).

Il est maintenant nécessaire de passer en revue les étapes successives de l'histoire de la Russie Soviétique telle qu'elle apparaît aujourd'hui sous de nouvelles écritures, par ailleurs diverses.

Comme on pouvait s'y attendre, ce qui est mis en question pour Octobre 1917, ce n'est pas tellement la prise du pouvoir en elle-même que la décision des bolcheviks d'y aller seuls. Octobre redevient un « *coup d'Etat* » auquel on dénie le caractère de « *révolution* » accordé à février. Un article récent de Genrikh Joffe (*Les Nouvelles de Moscou*, 6, 8 février 1990, *Argumenty i Fakty*, 17, 1990) sur « *l'alternative de 1917* » est une apologie de Martov et présente sa rupture avec les bolcheviks comme le « *signe du malheur* » de la révolution. L'historiographie actuelle est plus hésitante vis-à-vis des S.R. de gauche, en qui elle est tentée de voir les champions de la « *liberté* » contre les bolcheviks, mais qu'elle hésite à adopter du fait qu'ils ont pris l'initiative de la rupture en recourant aux armes.

La guerre civile et ses lendemains constituent la période peut-être la moins systématiquement mise en question par les chercheurs, bien qu'elle fasse office de « *repoussoir* ». Notons cependant qu'on ne s'est guère intéressé aux Blancs — sauf en tant que victimes — et que des détails ont été donnés sur l'assassinat de la famille du tsar et leur sépulture enfin découverte en... 1979 (G.Riadov, *Rodina*, 4 & 5, 1989), ce meurtre étant considéré au mieux comme une cruauté inutile, ce qui est bien souligné par un travail de Genrikh Joffé²⁷.

G.A. Bordiougov et V.A. Kozlov ont abordé la question des méthodes dictatoriales de gouvernement pendant cette période (*Voprosy istorii KPSS*, 9, 1990). N.A. Tarkhova, dans un texte du colloque

²⁶ R.W. Davies, « *History and Perestroïka* ».

²⁷ Genrikh Joffe, *Veliki Olaibr' i epilog tzarizma*, avec compte rendu de Tcherkasov dans *Novy mir*, 7, 1988.

d'Aberdeen, mentionne les dossiers d'archives sur le « *train* » dont Trotsky avait signalé l'existence et indique qu'ils n'attendent que les chercheurs.

Après la célèbre pièce de Chatrov, la première étude historique sur Brest-Litovsk exposant les véritables positions de Trotsky sans calomnie ni déformation est due à A.V. Pantsov (*Voprosy Istorii*, 2, 1990). Une étude de N.A. Vassetsky sur « *Trotsky commissaire du peuple aux affaires étrangères* » nous a été adressée par son auteur (Cahiers Léon Trotsky, 44, 1990). Une étude de V.V. Jouravlev sur « *le Rubicon de Brest* » vient de paraître, appuyée sur des documents, qui confirme les dires de Trotsky sur les votes au CC du parti (*Voprosy istorii KPSS*, 6 et 7, 1990). Relevons que Vassili Golovanov a été l'un des premiers à restituer une dimension idéologique et politique à l'anarchiste Makhno, traité en bandit depuis des décennies, et même à parler du piège que constituèrent les propositions bolcheviques de lui laisser un territoire (*Literaturnaia Gazeta*, 6, 1989)²⁸.

On relève souvent dans les articles de revue la brutalité des réquisitions dans les campagnes sous le « *communisme de guerre* », le fait que les paysans, tous qualifiés sommairement de koulaks, ont été dépouillés de tout, provisions et même semences.

L'insurrection de Cronstadt, souvent évoquée et utilisée comme cadre romanesque, est peu étudiée, en dehors d'un bilan mesuré de Roy Medvedev, en fait plus une réinterprétation qu'un renouvellement (*Iounost*, 11, 1988), et d'un article d'Iou. Gavrilov, (*Ogoniok*, 37, 1989). En revanche, un intérêt particulier pour le chef Cosaque F.K. Mironov, fusillé en 1921, a attiré l'attention sur ce qu'on appelle la « *décosaquisation* » — (Losey, *Sovietskaia Rossia*, 10 juillet 1988) et révélé que sa réhabilitation sous Khrouchtchev avait provoqué une protestation du vieux Boudienny, sans doute plus compromis dans la répression qu'on ne l'avait pensé (A. Adjoubéi, *A l'Ombre de Khrouchtchev*, p. 255).

Les points les plus débattus concernant l'après-guerre civile ont trait au régime politique et particulièrement au régime interne du parti. S.S. Dzarasov relève que Lénine opposa à Riazanov, au Xe congrès, la possibilité d'élections au comité central sur la base de programmes distincts (*Moskovskaia pravda*, 3 juin 1988). Agdas Bourganov a souligné les conséquences funestes à long terme pour la démocratie et la vie du parti de l'interdiction des fractions proposée au Xe congrès par Lénine (*Drujda narodov*, 8, 1988).

Starostine (*Iounost*, 5, 1988) et Chatrov se plaisent à souligner la volonté de Lénine, pendant ses dernières années, de libéraliser le régime et de se rapprocher des mencheviks. Quant à l'historien Poliakov, il pense — mais c'est très peu sur un si vaste sujet — que Lénine a surestimé « *le potentiel de la classe ouvrière occidentale en 1920* » (Moscow News, 15 novembre 1987). Nous avons pris connaissance des remarques écrites de la main de Lénine en novembre 1920 sur des « *thèses* » de Zinoviev pour la lutte contre le bureau-cratisme et pour la démocratie (*Voprosy istorii KPSS*, 6, 1990)

On a lu avec un énorme intérêt l'interview de Jouravlev et Nenokarov sur « *l'affaire géorgienne* » (*Pravda*, 12 août 1988) basée sur les lettres de Lénine à Rykov récemment publiées et sur d'autres documents et on a été frappé de la confirmation éclatante qu'elle donne de l'interprétation de Trotsky qui ne disposait pas de tous les documents mais — c'est indiscutable — d'une bonne mémoire et de beaucoup d'honnêteté. On notera que, jusqu'à ces documents, précis sur ce point, les historiens soviétiques, s'inspirant les uns des autres, avaient continué à répéter — comme aussi les « *contre-communistes* » d'Occident — que Trotsky s'était « *dérobé* » à la demande de Lénine de défendre à sa place les Géorgiens contre Staline.

²⁸On relèvera cependant que l'imprimatur est donné à cet article par une présentation de N.A. Vassetsky et ses considérations sur « *les positions anti-paysannes* » et « *les méthodes administratives de Trotsky* ». L'auteur rend Trotsky responsable de la première rupture et s'appuie pour cela sur des citations de V.A. Antonov-Ovseenko.

La « *Lettre à l'Institut d'Histoire du parti* » publiée par V.I. Startsev contient pas mal de détails sur le « *bloc* » entre Lénine et Trotsky dans les derniers mois de la vie de Lénine (Voprosy istorii, 7,1989) L'épisode commence à être connu et n'a pas été contesté. V.I. Startsev a donné une communication sur ces questions au Symposium 90 en Grande-Bretagne en avril 1990 (« *Lenin and Trotsky 1922-1923* », Marxist Monthly, 3, 1990). Un pas important avait été franchi avec la publication des lettres de Trotsky à Lénine, fin 1923, début 1924 (Izvestia TsK KPSS, 11,12, 1989).

Des notes prises par Aleksandre Bek sur ses entretiens en 1967 avec Fotiéva et Voloditcheva, les secrétaires de Lénine, ne manquent pas de piquant. La seconde, qui trouvait Staline « *gentil* », a accepté de brûler à sa demande la lettre de Lénine au congrès qui était la première version de son « *Testament* » (*Les Nouvelles de Moscou*, 4, 22 janvier 1989). Evoquant cet épisode en note, l'historien Vladlen Loguinov le met en rapport avec la fameuse circulaire aux secrétaires régionaux reproduite pour la première fois par Volkogonov, dans laquelle Staline, en date du 27 janvier 1923, s'efforce de désamorcer le contenu des derniers écrits de Lénine, qu'il n'est pas arrivé à dissimuler ou à détruire comme il le souhaitait, et qui écrit, avec la signature de tous les membres du Politburo, Trotsky compris : « *Ce n'est pas Lénine, c'est sa maladie qui parle* ».

La crise qui secoue le parti au moment du débat sur le « *Cours nouveau* » a été éclairée dans « *Prologue de la Tragédie* » et de nouveaux documents rendus publics par A.M. Podchtchékoldine. La preuve est faite maintenant que les votes dans le parti ont été falsifiés par l'appareil et que l'Opposition avait en réalité remporté la majorité dans ce congrès de Moscou où elle n'eut qu'un seul délégué pour la conférence nationale²⁹. Le témoignage, pas encore publié à notre connaissance, recueilli par Anton Antonov-Ovseenko, d'un aide de camp de son père, assure qu'un certain nombre de collaborateurs de Trotsky, V.A. Antonov-Ovseenko lui-même, N.I. Mouralov, plus tard Alipi M. dit Koté Tsintsadzé, ont pensé alors qu'une opération militaire limitée, dont l'Opposition avait les moyens, permettrait de balayer Staline et ses hommes et de restaurer dans le parti une vie démocratique normale et honnête, mais que Trotsky s'y opposa résolument et ne voulut même pas discuter de ce qu'il considérait comme un coup d'Etat (communication d'Anton Antonov-Ovseenko au colloque de Wuppertal).

La revue du comité central a publié — pour la première fois en URSS — le texte de la « *lettre des 46* » du 15 octobre 1923, qui marque le début de l'opposition (Izvestia TsK KPSS, 6, 1990). V.P. Danilov a publié dans un premier temps dans la revue *EKO*, des extraits du discours de Trotsky au CC du 26 octobre 1923. Après des péripéties diverses qui ont fait des suites de cette publication un petit scandale, il a publié l'intégralité du sténogramme pris par Bajanov et découvert dans les archives du comité central (*Voprosy istorii* KPSS, 5, 1990). Ce texte, dans lequel Trotsky se défend contre les rumeurs et les accusations d'aspirer au pouvoir, et raconte qu'il a refusé les offres de Lénine de prendre la vice-présidence, illustre bien les débuts et l'enjeu de ce débat : le contrôle du parti, par le parti lui-même ou par son appareil, et déjà la façon dont ce dernier a choisi de se battre contre celui qu'il tient pour son pire ennemi.

En ce qui concerne l'année 1924, Anton Antonov-Ovseenko assure que les archives centrales contiennent des lettres de Staline à Nestor Lakoba, chef du parti d'Abkhazie, pour qu'il trompe Trotsky, qui venait d'arriver à Soukhoum, sur la date réelle des funérailles de Lénine et l'empêche ainsi d'y assister. Il faudrait ces documents eux-mêmes et une datation pour confronter avec les souvenirs de Trotsky sur ce point. Nous avons appris par la publication d'un extrait des minutes du bureau politique que Trotsky avait été le seul à y voter pour la communication au parti du *Testament* de Lénine (*Les Nouvelles de Moscou*, 22 avril 1990), ce qui détruit une légende solidement enracinée sur son « *abstention* » à ce sujet : il ne fit que respecter la discipline du Politburo lors du comité central, dont Bajanov a depuis longtemps donné un récit de mémoire.

²⁹ *Nedelia*, 21, 1989.

En outre, pour la même année, la correspondance de Kroupskaia montre combien il avait raison quand il disait que, sans « *Leçons d'Octobre* », les « *triumvirs* » auraient trouvé un autre prétexte pour faire campagne contre lui, et que cette dernière se rangeait parmi ses défenseurs. (Izvestia TsK KPSS, 2, 1989). Une étude de S.M. Gontcharova sur Kroupskaia et le XIVe congrès du PC montre son chemin vers l'opposition de Leningrad puis l'opposition unifiée (*Voprosy istorii* KPSS, 10, 1990). « *Lénine sous l'éteignoir* », un article d'Iou. Bouranov, relate le rôle joué par l'Américain Max Eastman dans la publication à l'étranger du « *Testament de Lénine* » en 1926 et reproduit l'affirmation de Trotsky selon laquelle son désaveu de l'initiative d'Eastman fut rédigé par Staline lui-même, la direction de l'opposition ayant estimé qu'il était impossible de lui tenir tête sur cette question sans encourir les pires sanctions (*Les Nouvelles de Moscou*, 38, 15 septembre 1989).

L'une des discussions les plus chaudes a porté sur la Nep, le taux de croissance de l'économie au temps de la Nep, bref ses résultats. Ambartsoumov (*Moskovskie Novosti*, 2 novembre 1986), Otto Latsis (*Kommunist*, 18, 1987, *Novy mir*, 6, 1988), Tikhonov (*Voprosy istorii*, 3, 1988), Seliounine (*Novy mir*, 30, 1988), ont fait l'éloge de ses succès et voient en elle le modèle à suivre aujourd'hui : le tableau qu'ils ont dressé était cependant parfois trop idyllique, comme certaines de leurs appréciations surtout l'inexistence du koulak et du « *danger koulak* » à l'époque. Mais le vent était à la Nep chez tous les historiens.

V.P. Danilov, muselé pendant presque vingt ans, s'est indigné de la « *découverte* » de taux miraculeux de croissance économique et de l'affirmation devenue courante selon laquelle l'idée coopératiste serait stupide (*Voprosy istorii*, 3, 1988). Il connaît la situation à la campagne et a étudié la différenciation sociale entre paysans³⁰.

Ce n'est qu'en 1990 que paraissent sur cette question d'autres études inspirées par un souci scientifique : R.W. Davies³¹ souligne l'intérêt du travail de N.S. Simonov (*Voprosy istorii* KPSS, 3, 1990) qui étudie la Nep sous l'angle du conflit entre les deux formations économiques, l'économie paysanne traditionnelle, mi-patriarcale, mi-marchande, et l'économie industrielle moderne. Il y a eu récemment une tentative pour cerner le problème du koulak et d'abord de la notion de koulak elle-même (A.N.Solopov, *Voprosy istorii* KPSS, 10, 1990), plutôt mal délimitée.

Les mêmes auteurs qui glorifient la Nep la présentent en général comme menant à des choix, au nombre desquels il y aurait eu une « *alternative Boukharine* ». Danilov, pour sa part, voit ce qu'il appelle trois alternatives, celle de Boukharine, celle de Staline et celle du Gosplan (*Gorizont*, 5, 1988). Klyamkine reconnaît que l'opposition de gauche de Trotsky se situait dans le cadre de la Nep, dont il n'a pas réclamé l'abandon comme le proclament la plupart des auteurs — avec la notable exception de Danilov — ce qui leur permet de faire de lui un adversaire de tout temps de la Nep et un enragé de la collectivisation forcée (*Novy mir*, 5, 1988).

Sur ces questions, les articles essentiels de la polémique entre Boukharine et Préobrajensky ont été publiés (*Voprosy ekonomiki*, 9, 1988) et récemment encore une réponse de Préobrajensky à Boukharine (*Voprosy ekonomiki*, 6, 1990). Les idées de Préobrajensky ont été discutées avec sérieux notamment par N.Petrakov (*Ekonomika i matematicheskie metody*, 6, 1988). V.A. Pantsov, déjà mentionné, voit chez Préobrajensky les antécédents « *théoriques* » du tournant de Staline.

L'économiste Grigori Khanine, lui, a attaqué la Nep de la droite, présentant des chiffres nouveaux et affirmant que, parce qu'elle n'était pas une solution capitaliste, elle n'avait pu qu'amener un nouveau déclin de l'économie (*Rodina*, 7, 1989; *EKO*, 10, 1989).

³⁰ Pour un exposé plus complet, voir le livre, important, de V.P. Danilov, *Sovietskaia dokolkhoz-naja derevnia*, traduction anglaise *Rural Russia Under Me New Regime*, Londres, Hutchinson, 1988.

³¹ R.W. Davies, « *History and Perestroïka* ».

Mêmes désaccords sur la fin de la Nep. Pour nombre d'auteurs, c'est le tournant du régime vers l'industrialisation, délibérément voulu par Staline, qui a mis un terme à la Nep. Certains mentionnent cependant la grève de la livraison des grains et y voient l'une des causes du tournant de Staline, une « *fuite en avant* » comme disait Trotsky. Relevons la position de M.M. Gorinov, déjà cité, qui croit que l'industrialisation était impossible dans le cadre de la Nep, mais aurait préconisé un mélange du « *modèle Staline* » et du « *modèle Boukharine* » (*Znanie*, série Histoire, 2, 1990 et *Voprosy istorii* KPSS, 1, 1990).

Certaines ombres apparaissent par ailleurs sur la Nep dans les romans. On le sait, elle a enrichi en fait bien des mercantis et la liberté d'expression n'y a pas, il s'en faut, toujours été respectée. Elle a été souvent le règne de la corruption et de la démoralisation. Elle a marqué l'avancée dans le parti des aventuriers et des carriéristes. Le système des camps a été organisé sur une grande échelle à partir de 1923, après deux années de Nep. En fait, les partisans de la Nep d'aujourd'hui sont si conditionnés par leurs aspirations économiques qu'ils en arrivent à faire naître le stalinisme à partir de la fameuse décision de Staline d'envoyer la Nep « *au diable* », ce qui est difficilement soutenable.

Sur l'après-Nep, il semble que peu d'auteurs aient lu les articles de Trotsky ou la passionnante étude de Rakovsky sur les débuts de l'industrialisation (« *Au Congrès et dans le Pays* », 1932, Cahiers Léon Trotsky, 18, 1984 ; en anglais, Critique n°13 ; extraits par Vladlen Sirotkine dans Spoutnik, 9, 1990). Mentionnons pourtant des travaux de qualité de plusieurs historiens (Danilov et Teptsov, Pravda, 26 août, 13 septembre 1988) ; N.V. Teptsov, Set skaia Jizn, 8, 1989 ; V. Sirotkine, (Izvestia, 9/10 mars 1989 ; Istorija SSSR, 3, 1989). On ne nie plus le bouleversement apporté dans tout le pays, l'afflux de paysans misérables vers les villes, l'ouverture des « *camps* » pour recevoir de prétendus koulaks. On attend l'ouvrage capital de Danilov sur ce sujet.

Tous les auteurs reprennent le thème de la « *catastrophe* ». Klyamkine est presque seul à rompre l'unanimité en disant que la collectivisation était une nécessité regrettable et en soulignant qu'elle a eu lors de ses débuts l'approbation parfois enthousiaste des paysans pauvres (*Novy mir*, 11, 1987). Il y a en tout cas un vrai débat. Le romancier Belov peut assurer que Staline était « *le principal trotskyste* » (*Pravda*, 15 avril 1988) et Danilov peut lui répondre (*Pravda*, 7 août 1988). Ce dernier, utilisant les premiers résultats de sa recherche, a publié un article sur les conséquences démographiques de la famine de 1932-1933 dont il évalue le nombre de victimes à trois ou quatre millions (*Voprosy istorii*, 2, 1988). Le débat se mène sur la question de savoir si c'est délibérément que les paysans moyens ont été frappés comme koulaks — pour les pousser dans les kolkhozes — ou si cela ne résulte que d'un zèle administratif dans l'exécution des « *quotas* » (Chmelev, *Oktiabr*, 1, 1988).

On trouve aussi maintenant dans la littérature historique soviétique un tableau très proche de celui que dressaient dans les années 30 les correspondants du *Biulleten Oppositsii*, les violences anti-paysannes de la prétendue « *dékoulakisation* », la résistance désespérée des paysans allant jusqu'à massacrer leur cheptel, et la « *famine organisée* », selon les termes d'Iouri Afanas-siev, (*Literaturnaia Rossia*, 17 juin 1988), qui fut la compagne de la collectivisation forcée déchaînée par le « *père des peuples* ».

Il y a peu de neuf sur les oppositions, et en particulier sur la lutte de l'« *Opposition unifiée* » où Trotsky s'était allié à Zinoviev et Kamenev. Ogoniok a publié un interview d'Ivan Iakovlévitch Vratchev qui fut commissaire politique de l'Armée rouge en Crimée, l'un des trois délégués de l'Opposition à la conférence de 1924, membre de l'Opposition unifiée qu'il renia avec assez d'éclat en 1929 pour mériter d'être publiquement giflé devant le Bolchoï par la femme de Sosnovsky qui avait été son ami³². Son interview n'apporte que des détails à notre information : on peut le regretter, l'homme ayant, semble-t-il, une exceptionnelle mémoire (*Ogoniok*, 39, 1987) mais il n'apporte pas non plus d'élément nouveau

³² Voir à Harvard la correspondance d'Olga Sosnovskaia et autres déportés et les jugements sévères portés sur Vratchev.

dans le second (*Argumenty i Fakty*, 28, 1989). Nous n'avons pu prendre connaissance de ses « souvenirs » publiés récemment (*Sot-siologieskie isslodavaniia*, 9, 1990).

Relevons une importante étude d'A.V. Pantsov, inédite en URSS, sur « *Trotsky et la Révolution chinoise* », que les Cahiers Léon Trotsky publieront prochainement : c'est en étudiant la révolution chinoise en Chine que le jeune historien a « découvert » Trotsky F.I. Firtsov s'attaque à la grosse question du rôle de Staline dans l'Internationale communiste (*Voprosy istorii*, 8-9, 1989)

Les travaux de l'historien de Leningrad Boris Starkov attirent l'attention sur le rôle de l'organisation militaire de l'Opposition de gauche dans la préparation de la manifestation contre l'exclusion de Smilga et dans la protection de Trotsky³³. Vladlen Sirotkine a publié sous la signature de Rakovsky des extraits de la déclaration de l'Opposition de gauche au XVIe congrès (*Nedelia*, 21, 1989, texte intégral dans Cahiers Léon Trotsky, 6, 1980). V.P. Danilov a publié la lettre de Rakovsky à Valentinov connue en Occident sous le titre « *Les Dangers professionnels du Pouvoir* » (*Voprosy istorii*, 12, 1989). Des bribes d'autres déclarations de l'Opposition de gauche en déportation ont été données ici ou là, notamment dans des textes consacrés à Rakovsky qui en avait été le rédacteur.

La résistance ouvrière attestée par les archives de Trotsky et pratiquement ignorée des historiens occidentaux commence à apparaître avec d'autres découvertes de B.Starkov et la publication de documents ayant trait à d'autres sujets. Ainsi, dans un article sur Molotov (*Moskovskaia pravda et Spoutnik*, 7, 1990), l'historien K.Boukov cite une lettre collective signée d'ouvriers de l'usine Faucille et Marteau, du début de 1929, accusant les dirigeants du parti de mener le pays non au socialisme mais à un régime de terreur. Boris Starkov a vu des centaines de lettres-réquisitoires, dûment signées, en provenance des usines, notamment au début des années 30 et surtout en 1932.

Le même historien, dans sa communication au colloque d'Aberdeen, a étudié les oppositions antistaliniennes du début des années 30 ; il insiste sur le rôle joué par Syrtsov et les appuis que son groupe, organisé avec Lominadzé, avait dans l'appareil de la RSFSR. Il a trouvé dans les archives une information donnée par Radek à Ordjonikidzé en 1930, selon laquelle ce groupe était déjà constitué au printemps 1928 avec l'objectif, exprimé par Syrtsov, d'écarter Staline du secrétariat général.

Il y a peu de neuf sur le « *bloc des oppositions* » dont les archives de Trotsky ont permis de découvrir l'existence en 1980, cette alliance éphémère, en 1932, entre le groupe Zinoviev-Kamenev, le groupe I.N.Smirnov et le groupe Sten-Lominadzé, qui explique sans doute le fameux « *télégramme* » de Sotchi du 25 septembre 1936 dans lequel Staline accusait le NKVD d'avoir « *quatre ans de retard* ». Il semble bien que les historiens Friedland et Seidel dénoncés au premier procès de Moscou comme terroristes et conspirateurs aient animé un groupe d'opposition : Zoria Serebriakova — dont le père habitait le même immeuble que Friedland — nous a affirmé à Aberdeen que c'était là un des groupes les plus actifs dans le rassemblement des oppositions.

Quelques éléments seulement, à propos du premier procès, sur les découvertes du NKVD en 1936 : la composition du « *centre unifié* » de 1932, qui, après des négociations entre Kamenev, Ter-Vaganian et Lominadzé, fut formé de Zinoviev, Kamenev, Evdokimov, I.N. Smirnov, Mratchkovsky, Lominadzé et L.A. Chatzkine. (*Izvestia TsK KPSS*, 8, 1989), très probablement le « *centre* » du Bloc des oppositions. Nous apprenons aussi que l'une des premières accusations concrètes contre Boukharine, connue dès la fin de 1936 par des « *aveux* » de Sokolnikov à l'instruction, fut d'avoir été informé par Kamenev de la constitution en 1932 d'un bloc entre zinoviévistes et trotskystes. (*Izvestia TsK KPSS*, 5, 1990). Comme

³³ Dans son rapport à Aberdeen, Miklds Kun a indiqué que les organisateurs de cette manifestation étaient Poutna et Primakov ; il semble pourtant que ces deux chefs militaires éminents n'étaient pas à la tête de « *l'organisation militaire* », où Mratchkovsky, Gerdovsky et surtout Okhotnikov, jouaient un rôle essentiel, comme l'a montré l'affaire de « *l'imprimerie clandestine* ».

nous le pensions, ce « *bloc* » ne fut pas découvert en 1932: en 1933, V.A Ter-Vaganian, compagnon de Smirnov, est exclu, et S.V.Mratchkovsky, son lieutenant (que Trotsky et Sedov croyaient en liberté), exclu et condamné à cinq ans de prison pour une activité en liaison avec le groupe Rioutine. Le NKVD ne commença à s'intéresser au « *bloc* » pour l'habiller en « *bloc terroriste* » qu'à partir de mars 1936 : fut-il « *découvert* » par les archives saisies le 27 février chez le « *trotskyste* » I.I. Troussov ?

En revanche, sur le groupe Rioutine, qui était « l'Arlésienne » de la période, nous avons enfin des textes, documents d'archives et même plusieurs textes rédigés par Rioutine, qui sort donc de la légende et du récit pour entrer dans l'histoire avec un certain relief, toujours comme l'homme qui a voulu combiner les idées de Boukharine et celles de Trotsky (Vaksberg, *Literaturnaia gazeta*, 29 juin 1988; *Iounost*, 11, 1988; Chichkine, *Voprosy istorii* 7, 1989 ; A. Borchtchagovsky, *Les Nouvelles de Moscou*, 11, 1er juin 1990, ainsi que le rapport établi par Boris Starkov, *Izvestia TsK KPSS*, 6, 1990)). Il n'y avait pas seulement « *deux trotskystes* », comme je l'ai écrit, dans le groupe Rioutine, mais peut-être six ou sept, dont certains assez représentatifs comme le kharkovien Ilya Rosengaus, outre le groupe de zinovévistes autour des Kaiourov père et fils.

Tous les textes ne sont pas encore accessibles au chercheur. Boris Starkov a cité à Aberdeen un texte très intéressant de Rioutine sur Trotsky ainsi que ses réponses au premier interrogatoire — sans violence — qu'il eut à subir. L'historien de Leningrad ne croit pas qu'il y ait eu un « *groupe Rioutine-Slepkov* », mais des contacts du « *groupe Rioutine* » avec « *le groupe Slepkov* »; il en est peut-être de même pour les trotskystes. Nous savons en tout cas que Natalia Sedova envoyait encore en 1934 des secours financiers à Rosengaus en exil.

Il semble que très peu d'auteurs contemporains se soient intéressés à la politique allemande de Staline. Nous avons relevé la publication d'un document déjà ancien d'Ernest Henry (Rostovsky), *lettre ouverte à Ilya Ehrenbourg* clouant Staline au pilori pour sa politique de division et de lutte contre les socialistes baptisés social-fascistes (*Drujba narodov*, 3, 1988). Et nous avons été frappés et émus de la véhémence de Valentin Berejkov dans la dénonciation de cette politique lors du colloque récent de Thionville.

Leonid Radzikhovsky qualifie l'assassinat de Kirov de « *plus grandiose des provocations de Staline* », estime qu'il y a été mis fin délibérément à la démocratisation qui s'esquissait et y voit donc la victoire des forces noires du stalinisme, écrivant :

« *Cette date, c'est aussi des bandits de droit commun des plus dangereux, comme le maréchal et héros Béria, comme l'académicien Vychinsky, et autres sadiques, généraux ou chefs de tous les niveaux* » (*Les Nouvelles de Moscou*, 48, 27 novembre 1988).

Un article au moins, celui d'Olga Grigorievna Chatounovskaia (*Argu-menty i fakty*, 22, 1990), ancienne membre de la commission centrale de contrôle, qui était membre de la commission d'enquête sur l'assassinat de Kirov — dont les travaux tiennent dans 64 volumes inédits — a consacré à l'affaire un article peu clair, sans mise en cause de Staline, vigoureusement critiqué par G. Tselms qui va jusqu'à demander lequel des deux hommes, Staline et Kirov, fut, selon elle, la victime (*Literaturnaia gazeta*, 26, 27 juin 1990).

La commission qui s'occupe des réhabilitations a donné des détails sur les « *enquêtes* » avant les procès de Moscou. C'est ainsi que nous savons maintenant que la liste sur laquelle furent choisis les 16 accusés d'août 1936 avait été dressée en juin précédent et qu'elle comptait 87 noms. Dans les premiers projets des enquêteurs, on cherchait à présenter comme « *émisaires* » de Trotsky, l'ancien officier rouge I.S. Esterman, ancien membre de l'Opposition de gauche, déporté en 1928, et un rédacteur de Glavlit, A.I. Chemelev, arrêté, lui, en février 1936. Aucun des deux ne figure au procès, même si le premier est cité dans l'acte d'accusation.

On constate la part personnelle de Staline dans la conduite des enquêtes, ses décisions, ses directives, son souci du détail dans ses instructions écrites à Béria : les procès sont vraiment son œuvre. Nous savons que L.S.Sosnovsky, arrêté en décembre 1936, et A.G. Beloborodov, tous deux autrefois des proches de Trotsky, ont été utilisés par les tortionnaires dans la préparation du procès Boukharine, mais ont été exécutés avant d'avoir été rendus assez « *présentables* » pour comparaître en procès public (*Izvestia* TsK KPSS, 5, 1989).

L'enquête menée par D.G. Iourassov fait apparaître quelques noms d'hommes qui ont résisté jusqu'à la mort et n'ont pas collaboré avec le bourreau, les anciens de l'Opposition de gauche et du bloc des oppositions E.A. Préobrajensky et I.T. Smilga, l'ancien chef de l'Opposition ouvrière A.G Chliapnikov et le droitier N.A. Ouglanov (Tchalikova, *Neva*, 10, 1988).

Lors du procès à huis clos des chefs de l'Armée rouge, seul Primakov —un ancien de l'Opposition de gauche dont la « *préparation* » avait duré un an de plus que la plupart de ses co-accusés — avoua la « *conspiration* », s'accusa et accusa ses camarades qui nièrent tous jusqu'au bout (*Pravda*, 29 avril 1988).

Le département d'Histoire de l'Université de Saratov prépare la publication d'un volume comprenant notamment le compte rendu primitif (non le résumé, qui, lui, a été publié) du premier procès de Moscou et m'a demandé d'écrire pour lui sur « *Trotsky et le premier Procès de Moscou* ».

Enfin on commence à se préoccuper sérieusement de chiffrer le nombre des victimes de la répression. Pour les années 1937-1938, Roy Medvedev l'évalue à environ 5 à 7 millions de personnes dont 1 million de membres et 1 million d'anciens membres, pour la plupart exclus, du parti (*Stalinisme : la Tragédie en Chiffres, Les Nouvelles de Moscou*, 48, 27 novembre 1988). Sergo Mikoyan assure que son père a mentionné un rapport au Politburo sur le nombre de victimes entre 1935 et 1941, qui s'élevait à 20 millions d'arrestations et 7 millions de morts (*Ogoniok*, 10, 1987). L'accumulation des détails sur la répression laisse augurer la possibilité d'une réécriture d'ensemble de la période de la « *grande purge* ». L'étudiant D.G. Iourassov déjà mentionné possédait en 1989 123 000 fiches individuelles de personnes frappées. Nous savons que le procès contre les chefs de l'Armée rouge était en préparation dès 1936. Nous avons eu un récit qui ne nous apprend rien mais instruit le lecteur soviétique sur l'entreprise stalinienne du meurtre de Trotsky par Mercader (Efim Teper, *Neva*, 3, 1989). Et, bien entendu, nous attendons les nouvelles annoncées par le général Volkogonov à travers les documents d'archives sur l'assassinat de Trotsky auquel il a eu seul accès. Des interviews de Luis Mercader (*Troud et Proceso de México*, 14, août, 10 septembre 1990) ont attiré l'attention sur la prévenance que Fidel Castro a personnellement manifestée à l'assassin.

Nous avons des détails sur la préparation des procès de février 1940 et la condamnation de M.I. Koltsov et V.E. Meyerhold — longuement et sauvagement torturé par le Guépéoutiste Rodos — (*Vaksberg, Literaturnaia gazeta*, 4 mai 1988). Nous avons également appris la date réelle de l'exécution de Rakovsky, en même temps que la vieille militante S.R. Spiridonova, le Dr Pletnev et des membres des familles des généraux déjà exécutés, à Orel, le 11 septembre 1941, dans les prisons de la ville menacée par l'armée allemande (*Literaturnaia gazeta*, 4 mai 1988 ; Troud, 5 juin 1988).

Nous possédons aussi des éléments sur l'épuration des vieux tchékistes qui résistèrent parfois activement. 20 000 victimes ont été dénombrées dans les rangs du seul NKVD — dont Glebov, accusé d'avoir saboté la préparation du procès des chefs de l'Armée (E.Albatz, *Moskovskie novosti*, 8 mai 1988) à propos duquel on mentionne l'exécution de 74 procureurs militaires, (*Komsomolskaia pravda*, 21 août 1988).

Sur l'écho rencontré à l'étranger par les accusations immondes lancées à Moscou contre les Vieux-Bolcheviks, Albert Ploutnik consacre un article à l'auteur allemand Lion Feuchtwanger qu'il traite de « *chanfre du stalinisme* ». Expliquant qu'il s'est prononcé sur les procès en fonction de ses propres

préoccupations d'Allemand et d'antifasciste, il en conclut que l'écrivain a mis au service d'un objectif élevé des « moyens peu reluisants » (Les Nouvelles de Moscou, 44, 30 octobre 1988).

On peut regretter de n'avoir pas d'information autre que celles des survivants, émigrés, de Vorkouta, sur le massacre des derniers milliers de trotskystes ou sur le « *complot des prisons* » qui fit périr les plus éminents de la génération des oppositionnels entrés au parti en 1917. Volkogonov indique pourtant qu'« *une vague d'exécutions de « trotskystes* » qui a suivi l'assassinat de Trotsky à Kolyma, Vorkouta, Petchora, est passée inaperçue (Pravda, 5 septembre 1988); les archives du Fonds KGB sont décidément fournies et clémentes pour le général.

L'activité du NKVD à l'étranger à la fin des années 30 a été abordée pour la première fois publiquement par O. Gortchakov (Nedelia, février 1989), lequel accuse Ejoy et ses services de s'être livrés à des actions terroristes en Espagne contre les dirigeants du POUM et les anarchistes. Confirmant les dires si longtemps contestés de Krivitsky, il assure que le général Berzine, conseiller militaire, et Arthur Stachevsky, conseiller politique, ont été rappelés d'Espagne en URSS et fusillés pour avoir protesté contre l'activité en question. De façon générale, le thème Espagne est un grand vide, ou, si l'on préfère, une « *page blanche* ». Il y eut pourtant indiscutablement une grande crise au sommet décrite ou devinée par tous les diplomates étrangers : je continue à penser qu'il existe un lien entre la Non-Intervention en Espagne, la condamnation de Radek et le suicide d'Ordjonikidzé.

En revanche, aujourd'hui que le « *marché* » l'emporte sur toute autre considération, y compris pour les sommaires des hebdomadaires et revues, le fait que l'assassin d'Ignace Reiss, S.Ia. Efron, ait été le mari de la poétesse Marina Tsvitaieva, a tourné le projecteur vers l'agence NKVD de Paris qui l'employait. Très récemment, D.V.Seseman (dont la famille partagea son gîte avec Marina Tsvitaieva en URSS dans ses dernières années) attribue dans ses souvenirs au NKVD non seulement les assassinats d'Ignace Reiss et de Rudolf Klement, mais ceux de Lev Sedov et de Navachine, où sa responsabilité est discutée par certains pour le premier, généralement niée pour le second. Dans le même numéro du grand hebdo littéraire, Arkadi Vaksberg, l'homme qui a mis à nu le procureur Vychinsky, a plus particulièrement étudié le personnage d'Efron et de son compère N.A. Klepinine, qui l'avait recruté pour le GPU en 1933, tous les deux exécutés en URSS en 1941 (*Literaturnaia gazeta*, 47, 21 novembre 1990).

Les « *conditions* » du début de la guerre ont été précisées par les éléments donnés sur l'épuration de l'Armée rouge, un bilan sanglant et destructeur de plus de 40 000 cadres exécutés sommairement et parmi eux la majorité absolue des commandants d'armée, de division, de régiment (Polikarpov, Ogoniok, 1987, citant les calculs du major-général Todorsky). On apprend qu'au procès des maréchaux, Toukhatchevsky et Iakir ont été accusés de « *saboter* » la défense nationale en poussant au remplacement de la cavalerie par les chars d'assaut (B.Viktorov, Pravda, 29 avril 1988) ! On sait qu'un des chefs de l'aviation militaire, Rytchagov, fut fusillé pour avoir dit que les aviateurs de l'Armée rouge pilotaient trop souvent de véritables « *cercueils volants* » (Znamia, 5, 1988).

L'historien Viatcheslav Dachichtchev, cinquante ans après Trotsky, a étudié le rapport de Staline au XVIIIe congrès du parti et en a conclu que ce dernier avait décidé de prendre le tournant de politique étrangère qui allait le conduire au pacte avec Hitler : s'il a lu ce que Trotsky a écrit sur cette question, il ne l'indique en tout cas pas (*Les Nouvelles de Moscou*, éd. russe 35, française 36, 1er septembre 1939), mais il est vrai que, tel quel, son article a déjà soulevé une vive polémique ! La période de la deuxième guerre mondiale a apporté au public soviétique une sensation : l'existence des protocoles secrets du pacte germano-soviétique qui réfutent évidemment la thèse du caractère « *défensif* » du Pacte, et dont l'existence a été signalée pour la première fois en URSS, selon Mec Nove³⁴, par Volkogonov.

³⁴ A.Nove, op.cit., p. 47.

Malgré les dénégations gouvernementales ruinées par le vote du congrès des députés du peuple condamnant leur signature (*Pravda*, 28 décembre 1989), l'existence de ces protocoles rend impossible la défense de ce pacte d'agression dans les termes utilisés par Gorbatchev le 2 novembre 1987, et compromet du même coup le caractère « *volontaire* » autrefois donné à l'« *adhésion* » — une pure et simple annexion — des pays baltes en lutte aujourd'hui pour leur indépendance (Eidemann, *Les Nouvelles de Moscou*, 39, 22 septembre 1989). L'historien Vladlen Sirotkine a souligné la mauvaise volonté des dirigeants soviétiques à faire connaître les pièces et leur texte exact (ibidem, 41, 6 octobre 1989). Le juriste E. Ametistov considère que le pacte ne fut qu'une « *couverture légale pour un marché criminel entre deux dictateurs* » et qu'il pose un « *problème juridique, politique et éthique* » (*Les Nouvelles de Moscou*, 31, 27 juillet 1989).

Valentin Berejkov, déjà mentionné, précieux témoin oculaire, a donné dans sa communication de Thionville des détails qui ne s'inventent pas, comme ce toast porté par Ribbentrop à « *Hitler et Staline, Parteigenossen (camarades de parti)* ». A propos du pacte, l'historien Yakoutchevsky a pour la première fois en URSS révélé la livraison par Staline à Hitler de prisonniers communistes (*Voprosy istorii KPSS*, 8, 1988), opération vécue et racontée autrefois dans un livre par Margarete Buber-Neumann, ce qui lui valut bien des injures de la presse stalinienne qui la qualifiait de « *menteuse* » : il y eut même des avocats communistes français pour insinuer qu'elle s'était rendue en Allemagne en « *touriste* ».

La commission mixte polono-russe a eu à connaître des « *faits* » incontournables que l'activité de l'historienne Natalia Lebedeva au premier chef et des historiens polonais (*Les Nouvelles de Moscou*, 20, 16 mai 1990) a fini par imposer au grand jour grâce à l'ouverture de documents aux « *Archives spéciales centrales d'Etat* » (TsGA) : le massacre par le NKVD de milliers d'officiers polonais. Les détails viendront, puisque plus de 4000 cadavres, un dixième environ du total des « *disparus* », ont été retrouvés dans la forêt de Katyn et que cet assassinat de masse n'est plus imputé ni imputable aux nazis (Le rapport complet est dans *Mejduradonia Jizn*, 5, & International Affairs, juin 1990, 98-115, 144.). En juin, on a trouvé un deuxième charnier près de Kharkov, où des milliers de cadavres d'officiers polonais sont mélangés à ceux de milliers de victimes de la fin des années 30 (*Les Nouvelles de Moscou*, 25, 22 juin 1990).

En ce qui concerne l'année 1940 et l'assassinat de Trotsky, la première étape a été la reconnaissance officielle que ce meurtre fut organisé et télécommandé de Moscou. Le dossier qui existe sur cette question dans les archives soviétiques, ainsi que le dossier personnel d'Eitingon, tenu jusqu'à présent pour le principal organisateur du crime de Coyoacan, ne peuvent toujours pas être consultés par les chercheurs.

Pourtant des interviews du général Volkogonov dans la *Stampa* du 26 juillet 1990, puis dans *Izvestia* du 17 août 1990, apportent des révélations de l'énergique général-historien pour qui les archives du GPU se sont ouvertes. Il assure que la décision de tuer Trotsky a été prise par Staline en 1931 et qu'il en a trouvé un ordre écrit de lui — on a vu qu'on peut douter qu'il l'ait trouvé, car il a été mentionné auparavant par d'autres chercheurs — et contresigné par Molotov, Vorochilov et Ordjonikidzé. Il reconnaît le rôle joué auprès de Sedov par l'agent Zborowski, dit Etienne. Il précise qu'une équipe spéciale aurait alors mise en place en 1934 — dont Eitingon n'était que l'un des membres —, l'opération étant dirigée par un homme âgé aujourd'hui de 85 ans, ayant rang de général et ayant passé 15 ans en prison sous Khrouchtchev — pas pour ses crimes passés. Nous avons déjà indiqué qu'il s'agirait, selon les rumeurs de Moscou, de P.A. Soudoplatov, chef des opérations spéciales pendant la guerre et supérieur direct d'Eitingon, qui a 83 ans et a bien été en prison, où il est devenu aveugle, sous Khrouchtchev. Volkogonov assure qu'il a rencontré l'homme et se réserve, comme nous l'avons indiqué, de dévoiler son identité dans son livre sur Trotsky ³⁵.

³⁵ Interview de Volkogonov par Enrico Singer, *La Stampa*, 26 juillet 1990.

R.W. Davies fixe à 1987 — date de l'autorisation de publier les entretiens entre Konstantin Simonov et le maréchal Joukov — le début de la révision en URSS de l'histoire de la guerre ³⁶.

L'académicien Aleksandr Samsonov a été l'un des premiers à s'engager. Il écrit notamment :

« *La doctrine qui dominait chez nous affirmait que nous étions plus forts que n'importe quel ennemi à tous points de vue. Le mensonge sur les capacités défensives de notre pays a fait périr de nombreuses têtes intelligentes, a ligoté pieds et mains à des millions, a appelé noir ce qui était blanc et blanc ce qui était noir. Une multitude de témoignages le prouvent* » (*Les Nouvelles de Moscou*, 8, 7 février 1988).

Boris Sokolov s'est attaqué à une des questions jusque-là tabou, « *la guerre de l'hiver* » contre la Finlande. Ce qu'il écrit est dans l'ensemble connu en Occident mais tout neuf pour l'URSS. Relevons son affirmation que « *les anciens combattants de la Garde rouge, les participants à la révolution finlandaise de 1918* » furent volontaires dans l'armée de Mannerheim contre l'Armée rouge. Le débat demeure ouvert sur la question des pertes humaines. Pour le reste, Sokolov conclut en faisant sienne l'appréciation d'un historien américain : « *Plus qu'un crime, une erreur* ». (*Les Nouvelles de Moscou*, 50, 8 décembre 1989).

Sergéï Koudriachev a étudié dans son rapport d'Aberdeen l'attitude de Trotsky à l'égard de la Deuxième Guerre Mondiale et se trouve pour l'essentiel d'accord avec les analyses des Cahiers Léon Trotsky sur ce point (P.Broué, « *Trotsky et les trotskystes face à la deuxième guerre mondiale* », Cahiers Léon Trotsky, 23, 1985. Deux autres numéros sur les trotskystes dans la guerre mondiale ont été publiés depuis cette date, 39, septembre 1989 & 42, septembre 1990).

Staline s'était opposé au plan de l'état-major en accusant Chapochnikov et Vassilievsky de « *prévoir une retraite* ». Il a vraiment cru aux promesses de Hitler et notamment à son assurance qu'il concentrerait des troupes en Pologne pour les mettre hors de portée de l'aviation anglaise ! ³⁷ L.M. Spirine a étudié l'attitude de Staline particulièrement dans les débuts de la guerre, minute par minute — l'attaque de la Wehrmacht a été déclenchée à 4 heures et c'est à 6 heures moins le quart que Molotov, Béria, Timochenko, Mekhlis et Joukov se sont retrouvés dans son bureau, Kaganovitch, Vychinsky et Vorochilov n'arrivant qu'aux environs de 8 heures. (« *Staline et la Guerre* », *Voprosy isto-rii KPSS*, 5, 1990).

Surpris par l'offensive de la Wehrmacht, il chercha des boucs émissaires. On croyait généralement que tel avait été le cas avec le général D.G.Pavlov —« *Pablo* » en Espagne. Un autre ancien d'Espagne, Khadji Mamsourov (Xanti), a laissé un tableau atroce de ce soldat épouvanté, suppliant à genoux un Vorochilov impitoyable (*Les Nouvelles de Moscou*, 29, 17 juillet 1988). En fait, les archives militaires ont révélé qu'il avait payé de sa vie la présentation d'une pétition en faveur d'officiers généraux emprisonnés, Blucher et Rokossovsky notamment (*Sovietskaia kultura*, 21 juin 1988). Il eut pourtant droit à « *un procès* » et l'historien conservateur Ivan Stadniouk, qui a eu accès aux documents, y a lu la responsabilité directe de Staline, dont le général Pavlov, comme tous ses pairs sans doute, avait peur bien plus que de l'armée allemande ³⁸. On connaissait l'épisode de l'arrestation du général Meretzkov, ancien commandant en chef contre la Finlande, peu après l'attaque de l'URSS par la Wehrmacht. On ignorait que vingt-cinq de ses co-accusés, acquittés ou ayant bénéficié d'un non-lieu, avaient été de nouveau arrêtés et cette fois exécutés le 28 octobre 1941 (*Vaksberg, Literaturnaia gazeta*, 20 avril 1988) en même temps que deux

³⁶ R.W. Davies, op.cit., p. 103.

³⁷ Volkogonov semble s'être appuyé sur ce point sur les conversations du maréchal Joukov avec Konstantin Simonov.

³⁸ C'est la lecture qu'a faite Alec Nove de son ouvrage *Voina*, Nove, op.cit., p. 47.

autres chefs qui s'étaient vaillamment conduits en Espagne, le général Stern (Grigorovitch) et le général d'aviation Smoutchkiévitch (Douglas) (Les Nouvelles de Moscou, 24, 12 juin 1988) ³⁹.

On a maintenant des détails sur l'importance de l'effondrement de pans entiers du front en 1941 (pour le front nord-ouest, Voenno-istoritcheski Journal, 7, 1988), dû à la peur et à la paralysie des chefs militaires en l'absence d'instructions de Staline (Khadji Mamsourov, «*Les Premiers Jours de la Guerre* », Les Nouvelles de Moscou, 29, 17 juillet 1988). On commence à aborder la question des pertes humaines, évaluées par B. Sokolov à 8 millions et demi de militaires tués au combat et 2 et demi de morts des suites de blessures. 5 700 000 soldats soviétiques ont été faits prisonniers, dont 3 300 000 sont morts dans les camps allemands (*Voprosy istorii*, 9, 1988). La seule bataille finale de Berlin coûta à l'Armée rouge plus de 100 000 hommes (*Ogoniok*, 20, 1988). Les soldats et les chefs parlent maintenant comme de pratiques courantes des attaques frontales, sans préparation d'artillerie, des charges de cavalerie contre les tanks, des hommes abattus sur place pour s'être jetés à terre les premiers lors d'un mitraillage par avion ou d'un bombardement (B. Chapochnikov, *Literaturnaia gazeta*, 22 juin 1988).

Nombre de reportages ont apporté des précisions sur le sort des « *prisonniers de guerre* » et la situation de la famille de ceux qui étaient portés « *manquants sans laisser de trace* » — notamment les combattants tués abandonnés sur place par la retraite de leur armée —, marque infamante s'il en était (Maksimova, *Izvestia*, 5 août 1988 & Iou.Tepliakov, *Les Nouvelles de Moscou*, 19, 11 mai 1990). Combien de partisans ont été ainsi passés par les armes en rejoignant l'armée régulière (Goussarov, *Znamia*, 5, 1988) ?

Certains récits sont proprement hallucinants, comme celui du comportement à Kertch d'un des hommes de main de Staline, L.Z. Mekhlis, qui interdit de creuser des tranchées sous le prétexte de ne pas porter atteinte au moral des soldats et fut seulement rappelé (*Znamia*, 5, 1988).

Le fils d'un agent secret soviétique fusillé en Bulgarie en 1943 a raconté comment il avait découvert qu'en octobre 1941, le gouvernement de Moscou, utilisant le diplomate bulgare Staménov, avait tenté de prendre avec le gouvernement allemand un contact en vue de négocier la paix (*Les Nouvelles de Moscou*, 24, 9 juin 1989). Le prix dont il était disposé à la payer était élevé et comprenait vraisemblablement l'Ukraine.

Anatoli Frenkine a consacré à Vlassov et aux hommes qui combattirent avec lui sous l'uniforme allemand le premier article qui ne relève pas de la démonologie (*Literaturnaia gazeta*, 37, 13 septembre 1989).

« *L'affaire de Leningrad* » semble avoir eu un arrière-plan politique et Staline aurait liquidé en A.A. Kouznetzov, secrétaire du Parti à Leningrad et successeur de Jdanov dans l'ancienne capitale, un rival possible, rendu populaire par son comportement courageux pendant le siège, et qui aurait en outre « *flairé* » la réalité dans le meurtre de Kirov, en fait un adversaire et non pas une innocente victime (A.Afanassiev, *Komsomolskaia pravda*, 15 janvier 1988, Kirsanov & Lisotchkine, *Leningradskaia pravda*, 18 mai 1988).

Ces informations sur Kouznetzov révèlent-elles, comme l'ont suggéré par ailleurs M.Ia. Gefter et Stephen Cohen, une crise plus profonde qui rendrait nécessaire une « *périodisation* » nouvelle de l'histoire soviétique ? Pour eux, « *L'affaire de Leningrad* », après la crise développée à huis clos au sommet et tranchée par l'assassinat de Kirov, serait la deuxième « *tentative réformiste* » du vivant de Staline, un «

³⁹ Il n'y a plus guère de mystère aujourd'hui autour des militaires soviétiques ayant servi en Espagne et de l'exécution sommaire de nombre d'entre eux à leur retour en URSS. Mais il reste à chiffrer le nombre des victimes. Il est probable que Staline en fit plus que Franco dans les rangs de ceux qu'on appelait en Espagne « *les Mexicains* ».

printemps de Moscou » dont le signe aurait été par ailleurs dans les propositions de tournant de la politique économique formulées par Voznessensky au bureau politique ⁴⁰.

Nombre de témoignages allant jusqu'à la période 1948-1952 sont maintenant connus, dont celui de Gnedine, haut fonctionnaire des affaires étrangères, fils de Parvus (*Novy mir*, 7, 1988. Sur Gnedine lui-même, Stephen Cohen, sous la signature « *Sovieticus* » dans *The Nation*, 21 janvier 1984), celui du fils de Mikoyan, Sergéi (*Komsomolskaia pravda* 21 février 1988), celui de l'écrivain Lev Razgon (*Ogoniok*, 13, 1988 & *Iounost*, 5, 1988), de Iakov Rapoport (*Drujba narodov*, 4, 1988) et d'autres sur la répression généralisée, l'atmosphère des camps et des prisons dans toute l'époque stalinienne (Alec Nove, op. cit. p. 95, souligne l'interview du professeur Kon, *Argumenty i Fakty*, 18, 1988 et les « *histoires de Kolyma* » de Charlamov dans *Novy mir*, 6, 1988). Il faut aussi mentionner le terrible film documentaire sur les îles Solovki, *Vlast solovietskaia*.

On a trouvé des charniers, à Leningrad, Kiev, Kharkov, Irkoutsk, entre autres, dont l'importance a surpris les plus avertis : on évalue de 250 000 à 300 000 cadavres de personnes emprisonnées à Minsk et exécutées entre 1937 et 1941 le contenu du charnier mis au jour à Kouropaty, près de Minsk (Moskovskie Novosti, 21 août 1988; Daugava, 9, 1988). On commence à évaluer et à discuter les effectifs du Goulag, le nombre et la localisation des camps, le nombre de victimes, de personnes libérées, etc. Personne ne discute plus l'existence des camionnettes qui ont servi de véritables fours à gaz mobiles pour accélérer le rythme des exécutions.

On connaît par le romancier Anatoli Gygouline (*Znamia*, 7 & 8, 1988) le rôle de ces jeunes gens qui fondèrent en 1947 le Parti communiste de la Jeunesse dont il a narré l'aventure et le calvaire dans le roman *Les Pierres Noires*. Une tribune entre historiens et la correspondance qui a suivi nous ont révélé la véritable nature du « *groupe Krasnopevtsev* » dénoncé en 1957 comme « *conspirateur* » et qui était en réalité un groupe d'études des œuvres de Lénine fondé et animé par des étudiants en histoire (*Les Nouvelles de Moscou*, 20, 14 mai 1989) ce qui les a conduits au Goulag, certains à la mort.

Le déroulement de la chute de Béria est maintenant connu dans ses grandes lignes : c'est une coalition de Khrouchtchev et Malenkov avec les chefs de l'Armée, plus le général Serov, collaborateur de Béria, qui est venue à bout de ce dernier, arrêté par un groupe d'officiers généraux en armes — dont Joukov et Moskalenko — à une séance du présidium en juin 1953, jugé et exécuté en décembre de la même année (Fedor Boulatsky, *Literaturnaia gazeta*, 24 février 1988, K.Simonov, *Znamia*, 6, 1988 et A.Adjoubéi, *Znamia*, 7, 1988). Le général Moskalenko, dans un texte intitulé « *Événements politiques d'importance nationale* », confié à Ivan Fost (*Les Nouvelles de Moscou*, 24, 15 juin 1990), donne une foule de détails pratiques — les noms de ceux qui étaient venus armés au présidium — et chronologiques — à l'heure près —, mais laisse encore bien des questions ouvertes. Quelques années plus tard, il faudra aussi un homme du KGB dans le complot — moins sanglant —, mené par Brejnev et Podgorny (interview de Piotr Chelest, *Les Nouvelles de Moscou*, 40, 29 septembre 1989) contre Khrouchtchev cette fois : c'est Semitchastny, qui le raconte (*Argumenty i Fakty int.*, 5, 1990).

Relevons qu'un chapitre important de l'époque khrouchtchévienne a été écrit par E.N. Gorodetsky avec une histoire de la revue *Voprosy istorii* dans le milieu des années 50 et un document exceptionnel, l'intervention d'E.N. Bourdjalov, le premier historien à récrire l'histoire stalinienne, qui fut le bouc émissaire de l'affaire, en juin 1957 (*Voprosy istorii*, 9, 1989). L'histoire de l'histoire est ici un vrai chapitre d'histoire.

Conclusion provisoire

⁴⁰ S. Cohen, op .c p. 142.

Rarement sans doute entreprise de falsification et de distorsion de l'histoire fut entreprise avec autant de moyens matériels et menée avec autant d'acharnement que celle de Staline contre ses adversaires, en définitive contre la Révolution d'Octobre et ses lendemains. Tout au plus peut-on trouver une certaine similitude avec l'œuvre historiographique de la Restauration contre la Révolution de 1789 en France, ou celle des historiens franquistes pour la période de la Deuxième République espagnole et la guerre civile, mais avec des moyens matériels infiniment moindres.

Le régime stalinien de falsification et la période de « *stagnation* » qui a suivi ont duré plus d'un demi-siècle. Nous avons récemment appris que ce n'était pas suffisant pour qu'un certain nombre de développements et d'hommes soient sortis définitivement de la « *mémoire du peuple* ». Mais nous devons aussi admettre que les images sont floues et souvent obscures, que d'énormes erreurs de chronologie ou de compréhension sont commises et risquent de l'être et qu'une nouvelle école de falsification a pris la relève de l'école stalinienne.

L'un des principaux problèmes de la renaissance de l'histoire est bien entendu celui des sources. En dernière analyse, comme le disait un orateur à la réunion du 15 novembre 1988 sur Trotsky salle du MAI à Moscou, c'est pour le moment à l'étranger, en l'occurrence aux Etats-Unis, que se trouvent les dépôts d'archives les plus importants et les plus accessibles, particulièrement celles de Trotsky à Harvard — si, bien entendu, on fait exception pour les documents dont le général Volkogonov a monopole et exclusivité. Et ce n'est pas là un mince problème.

La « *nouvelle écriture* » de l'histoire de l'URSS doit commencer par se frayer un chemin difficile à travers les ruines de l'ancienne qui s'est effondrée par pans entiers, alors que d'autres demeurent intacts. Les historiens dont nous avons mentionné les travaux permettent aujourd'hui d'approcher de plus près la vérité historique. Mais il ne faut pas s'imaginer que ces études novatrices sont réalisées et publiées sans problèmes, ni qu'elles bénéficient de la publicité dont jouissent aujourd'hui dans la grande presse de l'URSS tant de libelles anticommunistes émanant des staliniens d'hier.

Dans le parcours déjà difficile, où elle n'a pas sa propre logistique — des archives au compte-gouttes, peu de moyens pour voyager — ses pionniers aperçoivent à l'horizon un édifice bien éclairé, solidement bâti et bien équipé pour se faire entendre de loin : celui du contre-communisme de la soviétologie occidentale. L'autorité, le poids de ce dernier sont considérables, probablement aussi l'attraction qu'il exerce et qu'il exercera par les moyens matériels qu'il se donnera dans le cadre de la collaboration et des échanges.

Nous ne doutons pas, bien sûr, de l'éventualité de la découverte et de l'utilisation de travaux inédits ou déjà publiés, mais pour le moment ensevelis sous les ruines de l'histoire stalinienne, ni de l'audience que sauront gagner les francs-tireurs de la soviétologie officielle ou les dissidents de l'un ou de l'autre camp, voire les personnalités fortes ou esprits indépendants, notamment chez les jeunes chercheurs soviétiques. Et nous sommes prêts à aider ces derniers de toutes nos forces. Mais nous sommes convaincus que la bataille sur l'histoire engagée peu après le début de la perestroïka et qui sera incontestablement livrée aussi sur le terrain de l'histoire, sera tranchée sur celui de l'arène mondiale. C'est dire que l'histoire de l'Union soviétique est entrée aujourd'hui dans le domaine du changement en permanence, pour ne pas dire de la révolution...

Bibliographie sommaire

R.W. Davies, *Soviet History in the Gorbachev Revolution*, Bloomington, Indiana UP, 1989.

R.W. Davies, « *History and Perestroïka* », in E.A.Rees, ed., *The Soviet Communist Party in Disarray*, Londres, Macmillan, 1991, obligeamment communiqué avant parution de l'ouvrage.

Kerstin Herbst (DDR); *Zur Trockij-Rezeption in der UdSSR seit 1985*, communication au colloque de Wuppertal en avril 1990.

V.V. Krylov, « *Bibliografitcheskaia reabilitatsia : Passajir parokhoda "Il' itch" »* (Bibliographie de la réhabilitation : le passager du vapeur Ilyitch »), dans *Sovietskaia Bibliografia*, n°1, 1990 pp. 76-93. Elle comprend 142 titres et éléments de contenu d'ouvrages articles, brochures de Trotsky et sur lui, parus de 1921 à 1990. Là-dessus, 109 de Trotsky publiés entre 1900 et 1927 et 9 entre 1927 et 1990, et 32 sur lui, dont 5 parus entre 1921 et 1927 et 27 entre 1940 et 1989.

Alec Nove, *Glasnost in Action*, Londres 1988.

Judith Shapiro, *The Perestroïka of Soviet History Slovo* 1, mai 1989; « *The Prophet Returned ?* », *Revolutionary History*, 1, 1989 & 2, 1990.

Jutta Scherrer, « *History reclaimed* », in A.Brumberg, *Chronicle of a Revolution*, New York, 1990.

Isaac J. Tarasulo, *Gorbachev and Glasnost*, Wilmington, 1988.

Thatcher, Ian D., « *Recent Soviet Writings on Leon Trotsky* », *Coexistence*, 27, 1990.

Marilyn Vogt-Downey, « *Trotsky's Voice Heard Again In The USSR* », *Bulletin in Defense of Marxism*, 69, 1989.